ŸTAT PRÉSENT DES AFFAIRES DE L'EUROPE, AVEC LA TRADUCTION D'UNE REMONTRANCE DE...

Jean Donneau de Visé, Giuseppe Garampi, ...

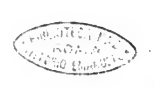


ETAT PRESENT DES AFFAIRES DE L'EUROPE,

AVEC

LA TRADUCTION D'UNE REMONTRANCE DE L'ETAT ECCLESIASTIQUE DU ROYAUME DE PORTUGAL, A SA MAJESTE' PORTUGAISE.

DEDIE' AU ROY.







A PARIS,
Chez MICHEL BRUNET, dans la grande Salle du Palais, au Mercure galant.

M. DCCIV.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.



AU ROY.

*IRE,*

Il n'y a personne qui ne demeure d'accord que jamais aucun Souverain n'a

eu a combatre en même temps un si grand nombre d'ennemis qu'en a VOSTRE MAJESTE'. Je me sers de ce terme d'ennemis comme d'un nom que l'on peut donner à ceux dont on se voit attaqué, quoy que dans les guerres que vous soûtenez, il ne s'agisse que des jaloux de vostre Gloire. En effet, SIRE, Vostre Majesté n'a point d'ennemis, puisque tous ceux qui ont les armes à la main contre elle, parlent tous les jours avec admiration, les uns de vos grandes qualitez, les autres de vos vertus singulieres, & que chacun d'eux s'accorde à élever les actions surprenantes qui vous ont fait meriter le Surnom de GRAND. Tous leurs Manifestes & tous les Ecrits qui sont sortis & qui sortent à toute heure de chez eux, ne disent

rien autre chose, sinon qu'il faut empescher l'accroissement de la gloire de Vostre Majesté. Cependant quels que soient les motifs de la guerre presente, elle vous donne toute l'Europe à combattre. Je crois ne me pas tromper en disant toute l'Europe. Ceux qui l'ont d'abord déclarée, & que l'on sçait y avoir le principal interest, ont si bien pris leurs mesures, & les prennent encore si bien tous les jours, qu'ils ont grossi leur party & le grossissent encore aujourd'huy de nouvelles Troupes qui pourroient par leur grand nombre accabler des Armées qui ne seroient pas animées du Zele de servir V. M. Les Cercles & la pluspart des Princes de l'Empire ne vouloient point entrer dans une guerre qui ne les regardoit en aucune

maniere ; mais ils s'y sont ensuite laissé entraîner, en rompant les Traitez qu'ils avoient fait avec S. A. E. de Baviere, pour demeurer neutres, & pour la conservation de leurs Etats, en cas qu'on les voulust attaquer. Ce qui a encore augmenté, SIRE, le nombre des Troupes que vous avez à combattre, c'est qu'insensiblement, ce qu'on pratiquoit fort rarement autrefois, est devenu un usage general ; puisque toutes les Puissances dont les Etats sont paisibles prétent des Troupes, en vendent, ou en loüent à celles qui sont en guerre, sans prétendre neanmoins avoir rompu avec les Souverains au préjudice desquels elles font ce commerce de Troupes ; & comme vos ennemis grossissent leurs Armées par le moyen de ces Troupes auxiliaires,

loüées ou achetées, il y a si peu de Puissances aujourd'huy dans l'Europe, dont les Sujets n'ayent les armes à la main contre vous, que si suivant ce qui est regardé comme une chose constante; sçavoir, que la plus grande partie se prend pour le tout, on peut dire que Vostre Majesté a toutes les forces de l'Europe à combatre.

C'est aujourd'huy un sujet d'admiration & d'étonnement pour tout l'Univers, de voir Vostre Majesté aussi tranquille, aussi peu dérangée, & sa Cour aussi peu agitée que si elle n'avoit aucun ennemy qui la dust inquieter. Je puis ajoûter que s'il estoit possible que quelqu'un se trouvast au milieu de ses Etats, sans rien sçavoir de la situation des affaires d'aujourd'huy, il seroit per-

ſuadé que la France joüit de la Paix la plus profonde. On n'y voit rien de changé, les beaux Arts y regnent & y fleuriſſent à leur ordinaire, perſonne n'y paroiſt allarmé, tout y eſt ſur le même pied qu'il eſtoit auparavant, & ſi l'on entend du Canon en France, ce n'eſt que celuy qui annonce la joye publique pour des priſes de Villes & pour des gains de Batailles. Il n'en eſt pas de même des ennemis de V. M. dont pluſieurs tremblent au milieu des Capitales de leurs Etats, où ils entendent tirer le Canon dont ils ſont menacez.

Il eſt aiſé de deviner pourquoy les Sujets de V. M. ſont ſi tranquilles, lorſqu'ils devroient reſſentir les allarmes les plus vives, en faiſant ſeulement reflexion ſur le grand nombre de puiſſan-

ces qui fourniſſent des Troupes contre eux ; ils ſçavent, SIRE, par une longue experience qu'ils n'ont rien à craindre lorſque V. M. veille & travaille pour leur repos, ils ſont aſſurez que vous ne ferez jamais un faux pas ; que vous connoiſſez le fort & le foible de vos ennemis ; que vous ſçavez quand il faut les attaquer, & par où ils doivent eſtre attaquez ; que vous eſtes bien inſtruit des forces de vos Sujets ; que la valeur de vos Troupes vous eſt connuë, ainſi que ce qu'elles ſont capables d'executer ; qu'elles ſont animées par l'amour qu'elles ont pour V. M. par les recompenſes & par les loüanges qu'elle donne à tous ceux qui ſe diſtinguent : loüanges qui ne les touchent pas moins que ces recompenſes. Ils ſe repreſentent auſſi que

vostre exemple & vos leçons ont fait de grands Capitaines, & qu'enfin les Troupes de V. M. vaincront toûjours, lors qu'elles executeront les projets qu'elle forme dans son Cabinet, & qu'elle leur envoye ensuite. Mais, SIRE, il y a encore plus. Quoy qu'il semble que quand on a un monde d'ennemis à combattre, sans qu'on ait toûjours de nouvelles Troupes à leur opposer, on doit tost ou tard succomber sous le nombre; ces pensées, que peuvent avoir naturellement les plus timides de vos Sujets ne leur donnent aucune inquietude. Ils se mettent devant les yeux la pieté de Vostre Majesté, la bonté de ses mœurs, la vie exemplaire qu'elle mène au milieu de la plus florissante Cour du monde, ce qu'elle a fait, & ce qu'elle fait encore tous les

jours en faveur de la veritable Religion, & du culte des Autels, & sont persuadez qu'un Monarque qui vit selon Dieu, ne peut estre que selon le cœur de Dieu, & qu'il ne sçauroit manquer de voir tomber les benedictions du Ciel sur ses Sujets & sur ses armes. Ils connoissent en même temps que les ennemis de Vostre Majesté ne sont pas en estat d'esperer les mémes benedictions; ils se souviennent que dans la vuë de détacher le feu Roy d'Angleterre de vos interests, l'Empereur a beaucoup contribué à détrôner ce Monarque, & que sa chute ayant empéché l'accroissement de la Religion Catholique qui commençoit à se rétablir en Angleterre, Sa Majesté Imperiale ne doit pas esperer que Dieu benisse ses entreprises, ils sçavent que les Anglois ne meritent pas

mieux les faveurs du Ciel, puisqu'ils ne sont pas dans la bonne voye, & que des revoltez & ceux qui usurpent des Trônes, ne sont pas dignes d'en recevoir. Ils sçavent aussi que les Hollandois qui se sont soustraits de l'obeïssance de leur legitime Souverain ne sont pas en estat de les attirer, & qu'au contraire ils n'en doivent attendre que des chastimens.

Je ne dis rien d'un Prince dont l'ambition est si demesurée qu'il cherche à ôter la Couronne à ses enfans, pour agrandir ses Etats par une partie de ceux qu'ils possedent legitimement; il n'y a pas lieu de croire que le Ciel se montre plus favorable aux desseins d'un Souverain de ce caractere; ainsi V. M. doit esperer que le Ciel prendra sa deffense contre les jaloux de sa grandeur: c'est ce qui vous

donne la tranquillité des Justes; c'est ce qui fait trembler vos ennemis qui connoissent leurs crimes, & c'est ce qui éloigne les allarmes des cœurs de tous vos Sujets. J'attens comme eux, sans aucune crainte, les grands évenemens que tous les preparatifs de la Campagne prochaine nous promettent; & suis avec le plus profond respect,

SIRE,

DE VOSTRE MAJESTE',

Le tres-humble, tres-obéïssant, & tres-fidelle Serviteur & Sujet, DEVIZE'.

AV LECTEVR.

RIEN ne charme plus l'oreille & l'esprit qu'un discours rempli d'ornemens, & on écoute avec un plaisir sensible ceux que soûtient la grace de la prononciation mêlée d'une vive éloquence : elle a toûjours paru necessaire dans la Chaire & dans le Barreau, c'est un art inventé pour persuader & pour faire entrer facilement dans le cœur des hommes les choses dont on prétend convaincre leur esprit & leur raison ; mais chacun est éloquent de differentes manieres, & ceux qui affectent le plus de faire briller leurs Ouvrages, fatiguent souvent le Lecteur ou l'Auditeur, qu'ils cherchent à ébloüir. Cela vient de ce qu'ils veulent paroistre éloquens lorsqu'il n'est point question de l'être. Ainsi on n'a pas si-tôt commencé à lire un Ouvrage de cette nature, qu'on reconnoist que celui qui en est l'Auteur, pense moins à déveloper les veritez qui doivent être son unique objet, qu'à faire admirer son esprit, sa memoire & son érudition, en quittant à tout moment son sujet pour y mêler des lambeaux de pieces historiques & d'éloquence, & pour citer à chaque propos les Orateurs & les Poëtes anciens, & même en rapporter jusqu'à trois ou quatre Vers dans la même page. Tout cela fait voir un homme sçavant, d'une memoire heureuse, & d'une grande érudition ; mais tout cela fatigue en même temps les Lecteurs, les uns sçachant

par cœur tout ce qu'on leur rapporte, & les autres qui ſont moins ſçavans n'étant pas bien aiſes d'être interrompus par de ſi longues digreſſions dans la lecture d'un Ouvrage qui leur plaiſt par ſa matiere, & dont ils cherchent avec avidité à voir la ſuite. Il ne ſuffit pas toûjours à un Auteur d'écrire ou de prononcer de belles choſes. Il doit ſe mettre à la place de ceux qui écoutent ou qui liſent, & tâcher de deviner, s'il lui eſt poſſible, ce qu'ils doivent ſouhaiter en liſant ou en écoutant, & ce qui peut leur faire le plus de plaiſir ſelon la matiere dont il s'agit. Par exemple, quand on écrit une Hiſtoire, ou que dans de moindres Ouvrages on rapporte des faits hiſtoriques, la matiere doit tellement attacher les Lecteurs qu'ils ne puiſſent s'empêcher de vouloir du mal à l'Auteur, quand pour faire paroiſtre ſon eſprit il ſort trop ſouvent de ſa matiere, & quand il la charge de tant de citations & de choſes étrangeres à ſon ſujet, qu'elle reſſemble à une étoffe ſi couverte de broderie qu'on a beaucoup de peine à découvrir la coûleur de l'étoffe. Un homme qui ſeroit preſſé de ſe rendre en quelque lieu, & qui s'en feroit un plaiſir ne ſeroit pas moins chagrin s'il étoit retenu par un grand amas de fleurs, en cas qu'il fût poſſible qu'il s'en trouvât aſſez pour arreſter ſa marche, que ſi elle étoit ſuſpenduë par des monceaux de pierres. Il en eſt de même des fleurs de l'éloquence, qui lorſqu'elles ſont répanduës avec trop de profuſion dans un Ouvrage, manquent rarement de chagriner le Lecteur, parce qu'elles en interrompent trop ſouvent le ſens, ce qui l'oblige de recommencer pluſieurs fois la lecture de plus d'une page, à cauſe

qu'en lisant des choses superfluës, il faut qu'il rapelle ce qu'il a lû en dernier lieu de la matiere qui est le veritable sujet que l'Auteur traite, afin de pouvoir connoistre à quoi s'en raporte la suite.

Il y a des Ouvrages susceptibles de beaucoup d'éloquence & dont la lecture ne feroit aucun plaisir s'ils n'en étoient pas remplis, & il y en a d'autres où elle ne serviroit qu'à les défigurer, elle ne doit jamais entrer dans l'Histoire ni dans tout ce qui peut y avoir quelque raport; le stile simple y doit regner, ne devant estre qu'un stile de narration; l'Auteur qui remplit ces sortes d'Ouvrages d'éloquence paroist partial, & il semble qu'il veut persuader ce qui n'est pas dans les endroits où il s'en sert avec le plus de vehemence. On peut ajoûter à cela que les continuels évenemens dont les Histoires sont remplies attachant beaucoup le Lecteur, une éloquence qui en interromproit le cours, & qui les lui rendroit moins sensible que ne feroit un stile historique & narratif paroîtroit insupportable, parce qu'on n'auroit d'attention que pour la suite des choses dont on auroit commencé la lecture.

L'Auteur de l'Etat present des Affaires de l'Europe, déclare que toutes ces raisons sont cause qu'il a évité avec soin, dans cet Ouvrage, tout ce qui pouvoit regarder l'éloquence & le stile figuré, & qu'il a mieux aimé se faire entendre par la simplicité que demande le stile historique, que de chercher à se faire admirer par des ornemens qui envelopent & défigurent la verité.



ETAT PRESENT DES AFFAIRES DE L'EUROPE.

TOUTES les Puiſſances de l'Europe ſont aujourd'huy dans un ſi grand mouvement, que les affaires qui le cauſent, peuvent eſtre comparées au temps, qui courant toûjours ſans s'arreſter, n'eſt jamais un inſtant le même.

Ceux qui les ſuſcitent ou qui ont ſujet d'y prendre part, ſont en fort grand nom-

bre, & quoy qu'ils ſemblent concourir tous à la même fin, leurs intereſts ſont tres-differens; en ſorte que les choſes dont j'entreprens de parler, ne ſçauroient demeurer que peu de temps dans une même ſituation. Ainſi il eſt impoſſible que l'état où elles ſe trouvent dans le moment que je commence ce Diſcours, ſoit le même où elles ſeront quand je le finiray; mais ſi avant ce temps-là il arrive quelque évenement qui faſſe changer la ſituation des affaires, à l'égard de quelques-unes des Parties intereſſées, ce changement ne ſera peut-eſtre pas ſi conſiderable qu'il puiſſe empeſcher que les raiſonnemens que j'auray faits, n'ayent toûjours les meſmes principes pour fondement.

Mon but principal eſt de parler des Traitez faits avec le Portugal & la Savoye

contre les deux Couronnes. Ces Traitez ont fait d'abord grand bruit dans toute l'Europe, ils ont esté regardez parmi les Alliez comme deux choses fort préjudiciables à la France & à l'Epagne, & comme il y a des choses qui ont deux faces, & dont on peut mal juger sur la vray-semblance, qui paroist quelquefois plus forte & plus croyable que la verité mesme, il sembloit d'abord que les Alliez ne se trompoient pas dans leurs conjectures, & ceux des Sujets des deux Couronnes qui ne raisonnent point, qui n'approfondissent pas les affaires, & qui craignent naturellement, avoient lieu en ne jugeant que sur la vray-semblance, d'apprehender la suite de ces Traitez; je prétens en parler à fonds dans cette maniere de Dissertation, & faire voir que la Princesse de Dannemarck

ſeule en a tiré quelque utilité ; que ces deux Traitez acheveront de ruïner l'Angleterre ; que jamais les Hollandois n'ont eſté ſi mauvais Politiques qu'en faiſant celuy de Portugal ; qu'ils ont agi ſur des principes entierement contraires aux raiſons qui les ont fait reſoudre à la guerre preſente ; que l'Empereur & ſon Conſeil en faiſant prendre le titre de Roy d'Eſpagne à l'Archiduc Charles, à l'occaſion du Traité fait avec le Roy de Portugal, ont fait des fautes irreparables, & dont ils ſeront blâmez juſques à la fin des ſiecles ; que le Portugal a mal entendu ſes intereſts, & qu'il a tout riſqué lorſqu'il n'avoit rien à craindre.

Quand je vous auray marqué l'eſtat où ces Traitez mettent ces quatre Puiſſances, je vous feray connoiſtre qu'ils ne

ſont pas moins avantageux à la France, que préjudiciables à ceux qui les ont faits, & qu'ils peuvent même cauſer leur rüine. Je finiray en faiſant voir en peu de paroles, la ſituation de tous les Etats de l'Europe. Je commence par ce qui regarde la Princeſſe de Dannemarck qui a ſçû arracher l'Archiduc des mains de l'Empereur, pour le faire ſervir, & même pour le ſacrifier à ſes intereſts particuliers. Cette Princeſſe avoit un extrême beſoin d'empeſcher que les Anglois ne penſaſſent à la Paix. En voicy les raiſons.

Elle ne peut regner que pendant la guerre; & doit craindre que durant la Paix les Anglois ne faſſent monter ſur le Trône leur veritable Souverain, non-ſeulement parce qu'il eſt leur legitime Maiſtre, mais auſſi à cauſe du bien qu'ils entendent dire

tous les jours de ce jeune Prince.

Elle sçavoit que l'esprit du Parlement pendant la sceance de l'année derniere, étoit de luy accorder beaucoup d'argent cette année-là, avec dessein de dire dans celles-cy, en cas que la guerre n'eust pas esté extrêmement avantageuse, qu'aprés avoir déja fait inutilement de si grands efforts, la Nation n'estoit plus en estat de luy fournir de si grands subsides. Il estoit donc necessaire que la Princesse de Dannemarck fist connoistre au Parlement qu'elle avoit beaucoup travaillé pour la cause commune, à quoy les Traitez de Savoye & de Portugal luy estoient d'un grand secours; puisque paroissant tres-avantageux, ils luy donnoient lieu de dire qu'elle n'avoit pas dépensé sans fruit, & sans qu'il en deust revenir un grand bien à la

Nation, l'argent qui luy avoit esté accordé; mais qu'il luy en falloit encore beaucoup pour l'execution de ces Traitez, sans le secours desquels elle n'auroit eu aucun pretexte valable d'en demander au Parlement. La Campagne de Flandres avoit esté malheureuse, & Marlborough loin d'attendre des remercimens du Parlement, ainsi qu'il en avoit reçu l'année precedente, en craignoit des reprimandes; de maniere qu'il s'est trouvé fort heureux que le Parlement n'ait non plus pensé à luy que s'il n'avoit point commandé l'Armée dans la derniere Campagne. On assure que les creatures de la Princesse de Dannemarck, & les amis particuliers du Duc de Marlborough, n'ont pas peu contribué au silence du Parlement.

Voyons si le Traité fait avec la Savoye sera d'une grande utilité aux Alliez, & sur tout à l'Angleterre, à qui cette guerre coute beaucoup plus qu'aux autres Alliez, & à qui, par consequent, ce Traité ne sçauroit estre que fort préjudiciable.

Il a fait beaucoup d'éclat par toute l'Europe ; mais c'est moins par l'utilité qu'en peuvent retirer les Alliez, que par la rareté de voir un Pere se déclarer contre ses deux Filles, sans aucun fondement, sans aucune raison apparente, & sans autre but que celuy de s'abandonner à une ambition démesurée, dont il ne peut estre le maistre, & qui l'agitant continuellement, ne luy permet pas d'estre un moment sans former quelque projet pour agrandir ses Etats, quand même il devroit prendre de fausses mesures, & agir contre

luy-même.

luy-même. Ce Prince dont rien ne peut satisfaire l'avide ardeur qui luy fait chercher à s'élever, est toujours à charge au parti qu'il a pris le dernier, puisqu'il demande sans cesse quelque chose de nouveau, laissant entrevoir qu'il est dans la disposition de se raccommoder avec ceux contre lesquels il vient de se déclarer. Ainsi son but n'est que de passer & de repasser d'un parti à l'autre, afin d'en obtenir chaque fois quelque avantage. Cette politique dont il attend un succés heureux pour son agrandissement, est cause que ceux dont il prend les interests, sont toujours les plus maltraitez, & ont d'avantage à craindre, puisqu'ils le connoissent capable de changer à tout moment, & qu'ils ne peuvent douter que ceux dont il aura quitté le parti, ne soient les maistres

de l'y faire rentrer à la moindre offre qu'ils voudront luy faire. Cela est si vray, que quelques personnes considerables parlant icy à l'Ambassadeur de Savoye, du Traité fait par le Duc son Maistre avec les Alliez, il luy échapa de dire, lorsqu'on eût nommé les deux Couronnes, *que ne luy donnent-elles quelque chose*, ce qui fait voir qu'il étoit prest de s'accommoder avec la France & avec l'Espagne si elles luy avoient offert des avantages plus considerables que ceux que les Alliez luy ont promis, de sorte que les deux Rois en perdant ce Prince, n'ont perdu que la crainte de le perdre, & sont délivrez par là, du chagrin de se voir à toute heure importunez par de nouvelles demandes. Il n'eut pas si-tôt rompu avec les Alliez pour marier la Princesse, sa Fille, avec

Monſeigneur le Duc de Bourgogne, qu'il voulut renoüer avecle feu Roy Guillaume, afin d'en tirer quelques nouveaux avantages; il luy en fit parler par le Baron de la Tour. LeRoy Guillaume ne donna point dans le piege où la Princeſſe de Danemarck vient de tomber, il répondit qu'*il connoiſſoit trop le Duc de Savoye pour rentrer avec luy dans de nouvelles alliances, qu'il ſçavoit que ce Prince ſe piquoit d'avoir lû Machiavel, mais qu'il luy feroit connoiſtre qu'il ne l'entendoit pas*. Si le Roy Guillaume mépriſoit en ce temps-là l'alliance du Duc de Savoye, laquelle pouvoit alors eſtre plus utile à l'Angleterre qu'elle ne l'eſt aujourd'huy, parce que les Eſpagnols étans dans les intereſts de ce Monarque, les Etats de ce Duc n'étoient point en-

fermez, comme ils le ſont préſentement par ceux des deux Couronnes, elle ne peut eſtre aujourd'huy que beaucoup à charge aux Alliez, puiſqu'il faut qu'ils agiſſent pour luy, & qu'il leur en coute beaucoup d'hommes & d'argent, ſans qu'ils puiſſent tout au plus, ſuppoſé qu'ils réüſſiſſent, qu'empêcher ſa ruine entiere. Ainſi ils n'ont pas grand ſujet de ſe vanter d'un Traité qui leur ſera ſi onereux. Un eſprit auſſi changeant que celuy de Mr le Duc de Savoye, donne ſouvent de grandes inquietudes à ſes Alliez, il peut leur attirer de fâcheuſes affaires, & faire naiſtre la confuſion parmi eux, de maniere que ceux qui ont perdu un Allié ſi difficile à contenter, & qui eſt capable de troubler à tout moment leur intelligence, ont fait un gain conſiderable quand ils

l'ont perdu, puiſqu'il eſt impoſſible que les ſervices qu'ils en attendent puiſſent eſtre jamais proportionnez aux chagrins qu'il donne à ſes Alliez, aux grandes ſommes qu'il leur coute, & aux nouvelles demandes dont il les accable tous les jours.

Quant à ce qui regarde le Traité de Portugal, la Princeſſe de Dannemarck fonde les ſuccés qu'elle s'en promet ſur des eſperances plus capables d'en faire voir l'inutilité aux Anglois, & meſme le tort qu'il peut leur faire, que de les exciter à la remercier de ce Traité, qui ne peut eſtre conſommé ſans qu'ils fourniſſent des ſommes immenſes, & ſans qu'il coute encore tous les ans de tres-groſſes ſommes & une grande quantité d'hommes, ou plutoſt ſans qu'il leur en coute

tous les jours, puiſqu'il faudra continuellement envoyer des troupes en Portugal pour remplacer celles que les combats, les ſieges & les maladies feront perir, ſans parler des vivres & des munitions qu'ils ſeront auſſi obligez d'y envoyer, & tout cela en s'expoſant aux meſmes riſques qu'ils ont fait l'année derniere.

On ne peut trop s'étonner qu'un Traité dont l'effet eſt ſi douteux, ait pû ébloüir la Princeſſe de Dannemarck, puiſqu'elle ne peut eſperer qu'il réüſſira, que ſur la parole que luy en a donné l'Amirante de Caſtille, qui eſtant condamné en Eſpagne, premierement pour ſa rebellion, & enſuite pour des trahiſons averées, & voyant qu'il ſeroit bien-toſt à charge aux Alliez, parce qu'il a déja conſumé la plus grande partie de ce qu'il

a apporté d'Eſpagne, a cru qu'il ſe ren-
droit utile en aſſurant que ſi l'Archiduc paroiſſoit à la teſte d'une Armée ſur les Frontieres de Portugal, toute l'Eſpagne ſe ſoûleveroit auſſi-toſt en ſa faveur, & le placeroit ſur le Trône ; ce qui a ſi peu de vrai-ſemblance, que l'on doit eſtre ſurpris de l'entendre dire, & de voir qu'il y ait des gens qui le croyent. Je montreray en ſon lieu, l'impoſſibilité du ſuccés de cette revolte imaginaire ; je dois dire cependant, que l'Amirante a bien ſçu qu'il parloit contre la verité, lorſqu'il a dit que l'Eſpagne eſtoit remplie de Grands auſſi mécontens que luy ; il faudroit que ces Grands euſſent fait la meſme figure que luy ſous le regne precedent, & qu'ils euſſent eſté dévoüez comme luy à la Maiſon d'Autriche. Le nom-

bre en eſt fort petit ; & ne conſiſte qu'en trois ou quatre, dont le Roy d'Eſpagne a tout lieu d'eſtre content, tant pour leur conduite, que pour leur fidelité. On ne peut leur reprocher l'attachement qu'ils avoient pour la Maiſon d'Autriche du vivant de Charles II. mais quand ils en auroient moins pour Philippes V. ce ne ſeroit pas un ſujet de ſe revolter contre ce Monarque ; j'ajoûteray que leur nombre eſtant auſſi petit que je viens de le marquer, ils le feroient inutilement, puiſqu'ils ne ſeroient pas en pouvoir de faire ſoûlever toute l'Eſpagne contre ſon legitime Souverain, aprés qu'elle l'a generalement reconnu, & qu'elle luy a donné des marques d'une fidelité ſincere, & d'un amour qui va au de-là de tout ce que l'on peut imaginer. L'Ami-

rante avoit lieu de ſe loüer des bontez de ce Monarque, puiſqu'il luy faiſoit l'honneur de l'envoyer Ambaſſadeur en France, mais il vouloit gouverner en Eſpagne avant qu'on euſt eu le temps d'éprouver s'il eſtoit fidele.

Revenons à l'Archiduc. La Princeſſe de Dannemarck l'a fait voir en Angleterre, afin d'animer toute la Nation à ſe ruïner pour les intereſts, & pour l'élevation d'un Prince qui ne fait parler pour luy que la qualité de Fils de l'Empereur, mais de l'Empereur preſque ſans Etats, & qui ne peut fournir à ce Fils ny argent ny troupes pour luy aider à conquerir la Couronne d'Eſpagne. Ce Prince n'a rien dans ſon air, ny dans ſa perſonne qui le faſſe diſtinguer, & il n'a pû ſoûtenir la vuë de la Mer, ſans donner des marques

ſenſibles de la frayeur qu'elle luy cauſoit. La Princeſſe de Dannemarck aprés l'avoir fait voir aux Anglois, l'envoye en Portugal, perſuadée, ou du moins affectant de le paroiſtre, que toutes les Villes d'Eſpagnes ouvriront leurs portes à ce Prince, ſi-tôt qu'il approchera de leurs Frontieres, cette Princeſſe dans le deſſein qu'elle a de continuer la guerre, ne veut pas faire attention, & feroit meſme fâchée que d'autres en fiſſent, que l'Archiduc ne ſera environné pour entrer en Eſpagne, que des troupes, ou du moins de troupes qui ſont animées du meſme eſprit que celles qui ont commis, aprés leur deſcente au Port de Sainte Marie tant de crimes énormes contre les choſes les plus ſaintes, ayant abbatu les Autels, fait des écuries des Egliſes, & marqué enfin le dernier

mépris pour la Religion dont les Efpagnols font fi penetrez.

La Princeffe de Dannemarck ne fait pas non plus reflexion que ce prétendu Monarque ne fera pas feulement entouré de ces troupes facrileges en approchant d'Efpagne, mais auffi de troupes Portugaifes, qui n'étant pas moins haïes des Efpagnols, feront acquerir à ces derniers de nouvelles forces, & ils fentiront toute la vivacité de leur ancienne vigueur, lorfqu'il s'agira de les repouffer; ainfi il n'y a pas lieu de croire que l'Archiduc n'étant foûtenu d'aucune reputation & étant accompagné de troupes telles que je viens de vous les dépeindre, foit reçû à bras ouverts en Efpagne, pendant que les Efpagnols animez par le zele que leur infpire leur Religion, par la fidelité qu'ils ont jurée à leur Roy, & par

l'antipatie qui eſt entre eux & les Portugais défendront leurs Frontieres avec toute la valeur que des motifs ſi juſtes, ſi ſaints & ſi preſſans, ſont capables de produire.

On peut ajouter à tous ces motifs l'averſion furieuſe qu'ont les Eſpagnols pour le partage de leurs Etats. Ils ſont perſuadez avec beaucoup d'apparence, que le Roy de Portugal n'auroit jamais conſenti au Traité qu'il a conclu, ſi outre le mariage de l'Archiduc avec l'Infante ſa fille qui vient de mourir, on ne lui avoit promis par un article ſecret, quelques Places d'Eſpagne, & ſur tout quelques Ports de Mer. L'Empereur qui envoyoit ſon fils, connu dans le monde ſeulement par ſon nom, ſans argent ni troupes, & lui-meſme en demandant aux Anglois, & aux Hollandois avec un fort grand empreſſement,

afin d'empécher la perte du reste de ses Etats, n'avoit garde de refuser aucun des articles stipulez dans le Traité au nom de l'Archiduc en qualité de Roy d'Espagne, & comme il ne hasardoit rien en promettant quelque partie des Etats dont ce jeune Prince n'étoit pas encore en possession, il n'y a pas sujet de douter qu'il n'ait consenti à quelque démembrement de la Monarchie d'Espagne en faveur de la Couronne de Portugal. Ce démembrement est l'effet d'une subtile politique des Anglois & des Hollandois. L'Etat de Portugal est si petit qu'ils ne croyent pas le rendre beaucoup plus considerable, ny le mettre gueres plus en pouvoir de leur nuire un jour quand ils l'auront agrandy de quelques Places ; mais ils croiront avoir beaucoup fait, s'ils peuvent venir à

bout d'affoiblir la puiſſance de l'Eſpagne qui ſera toûjours beaucoup plus en état de traverſer leurs deſſeins. On ne ſçait meſme ſi les Anglois & les Hollandois n'auront point auſſi ſtipulé pour eux par un article ſecret du même Traité quelques Places dépendantes de la Monarchie d'Eſpagne ; puiſqu'il y à beaucoup d'apparence que s'ils en ont demandé, elles leur auront eſté accordées, & que l'Empereur aura mieux aimé voir l'Archiduc Roy d'Eſpagne aux conditions qu'on luy aura voulu impoſer, que de le voir ſans Couronne.

Peut-on croire pour peu que l'on faſſe attention à toutes ces choſes qui portent le poignard juſques dans le ſein de l'Eſpagne, que l'Archiduc en y arrivant accompagné d'heretiques, faſſe oublier aux

Eſpagnols Philippes V. qui fait leurs délices, qui regne legitimement, & qui outre le droit que luy donne ſa naiſſance ſur toute cette Monarchie, en a eſté declaré l'heritier par le teſtament de Charles II. ſon Predeceſſeur, qui ne l'a nommé ſon Succeſſeur, que parce qu'il s'eſt trouvé obligé de reconnoiſtre ſes droits, & de luy rendre juſtice, dans le temps qu'il ſe voyoit preſt de paroiſtre devant Dieu. Comme la verité parloit par ſa bouche, toute l'Eſpagne a applaudi à ce teſtament & a reconnu ſon veritable Souverain. L'Amirante l'a reconnu lui-meme, & ce n'eſt point parce qu'il croyoit que la Couronne ne luy appartient pas, qu'il s'eſt retiré en Portugal, mais parce qu'il prétendoit avoir quelque ſujet d'eſtre mécontent; ainſi ſa rebellion paroiſt beau-

coup plus condamnable, & ne doit pas faire le même effet qu'elle eust pû produire, s'il avoit d'abord protesté de bonne foy qu'il ne pouvoit reconnoistre Philippes V. pour son legitime Souverain ; de maniere que les interests d'un Particulier ne peuvent faire conclure que la Couronne d'Espagne n'appartient pas au Monarque qui occupe aujourd'huy ce Trône, & que l'Archiduc le doit remplir. Philippes V. n'a pas fait un pas pour obliger les Espagnols à le faire monter sur ce Trône. Aprés l'avoir reconnu unanimement, ils sont venus le chercher jusques sur les Frontieres de France, ils l'ont conduit à Madrid, il a reçu les hommages de tous les Etats de la Monarchie d'Espagne, & peu aprés avoir commencé à regner sur les Espagnols par les droits de

sa

ſa naiſſance, il a regné ſouverainement ſur leurs cœurs par ſes hautes qualitez.

Ils ont trouvé dans ce jeune Monarque toutes les qualitez qu'ils auroient pu ſouhaiter dans un Roy dont il ſe ſeroient formez une idée la plus parfaite qu'ils auroient pû ſe l'imaginer, & luy ont trouvé une pieté ſans faſte, un attachement incroyable & continuel pour le travail, donnant des journées entieres aux ſoins des affaires, ils ont reconnu ſes lumieres pour tout ce qui regarde la guerre, ſon amour pour la Nation Eſpagnole, une connoiſſance beaucoup au deſſus de ſon âge ſur toutes les matieres qui ſont agitées dans les Conſeils, une prudence infinie, une bonté tres-grande, une moderation ſans exemple, & ils ont dit de ce Prince que c'eſtoit *un Angel de cera*; c'eſt à dire un

Ange de cire, le corps & l'esprit se trouvant en luy dans une égale perfection. Enfin ils ont reconnu que Mr le Duc de Beauvilliers avoit dit une grande verité, en disant qu'*il n'avoit jamais sçû trouver où placer une reprimande dans ce qu'il avoit vû faire à ce Prince.*

Voila les droits & le portrait du Monarque que les Alliez prétendent faire déposseder par des troupes heretiques, & par des Portugais, pour lesquels j'ay déja marqué que les Espagnols ont une fort grande aversion. Ils prétendent qu'ils réüssiront dans ce projet, en faveur de l'Archiduc, contre toute l'Espagne armée pour deffendre son Roy legitime, & contre les troupes de France, qui marchent déja en Portugal, quoique la vray-semblance soit entierement opposée à leur

ſentiment, & qu'il n'y ait pas même de bon ſens à le croire. Ce n'eſt pas quo tout ce qu'on croit ne ſe pouvoir faire, ne puiſſe arriver par l'ordre de la Providence, Dieu faiſant quelquefois ſouffrir ceux qui ſont le plus ſelon ſon cœur, afin qu'ils ſoient élevez plus haut dans le ciel, mais ſuivant le cours des affaires, & la ſituation où elles ſe trouvent preſentement, il paroiſt moralemeut impoſſible que l'Archiduc ſe puiſſe rendre maiſtre du Trône d'Eſpagne.

Si l'on parcourt tous les ſiecles pour examiner la conduite des Souverains qui ont fait des fautes contre la Politique, il ſera mal-aiſé d'en trouver qui en ayent fait de plus grandes que celles que le Conſeil de Vienne a fait faire à Sa Majeſté Imperiale, en luy conſeillant de déclarer l'Ar-

chiduc Roy d'Eſpagne, & de le faire traiter comme tel dans ſes états. La prudence ne veut pas qu'on entreprenne des choſes d'un ſi grand éclat, & ſur leſquelles toute la terre doit avoir les yeux ouverts, ſans eſtre ſûr qu'on ſortira glorieuſement d'une affaire, dont la fin eſt d'autant plus honteuſe, quand elle ne reüſſit pas, que le commencement en a eſté éclatant. L'Empereur devoit reflêchir avec plus d'attention ſur tous les obſtacles qu'il trouveroit dans une pareille entrepriſe. Il ne ſuffiſoit pas qu'il cruſt avoir droit à la Couronne d'Eſpagne, il falloit, quand même il en auroit eſté perſuadé, ce qui n'eſt pas, qu'il examinaſt ſi l'Eſpagne & tout le reſte de l'Europe eſtoient dans le même ſentiment, & ſi, ſuppoſé que ce droit fuſt legitime, il avoit des moyens capables de le ſoûtenir,

On doit remarquer que Philippes V. a eſté ſi generalement ſouhaité pour Roy d'Eſpagne dans tous les Etats qui compoſent cette grande Monarchie, qu'il ne s'y eſt trouvé aucun lieu où il n'ait eſté reconnu avec des acclamations de joye qu'il n'eſt pas poſſible d'exprimer. Quand un Souverain a eſté reçu dans un Etat avec une approbation ſi generale, il faut de grandes forces pour le détrôner, & aucune Hiſtoire ne fournit d'exemples qui puiſſent faire eſperer à l'Empereur que ſon entrepriſe aura un heureux ſuccés. Si Philippes V. avoit trouvé quelques oppoſitions, ſi quelques Provinces d'Eſpagne, ſi quelques Villes, ſi quelques Contrées avoient refuſé de le reconnoiſtre, ſi elles s'obſtinoient dans leur revolte, enfin s'il y avoit quelque coin de terre dans l'étenduë

immenſe de la Monarchie Eſpagnole & dans tous les Etats éloignez qui en dépendent, qui euſſent pris le parti de l'Archiduc, l'Empereur auroit pû croire que le nombre de ceux qui ſe ſeroient déclarez pour luy auroit pû groſſir avec le temps, & qu'une guerre civile ſe formant en Eſpagne, ou chaque Party reconnoiſtroit un Roy different, il auroit pû venir un jour à bout, ou de faire reconnoiſtre l'Archiduc ſon fils, pour ſeul & legitime heritier de cette Couronne, ou de la faire partager par un accommodement entre les deux Prétendans; mais lorſqu'il a fait une auſſi grande faute contre la politique que celle que toute l'Europe a remarquée, tout étoit en Eſpagne dans la ſituation que je viens de faire voir, & loin que la déclaration faite à Vienne de l'Archiduc pour

Roy d'Eſpagne, ait cauſé quelques mouvemens en ſa faveur dans cette vaſte Monarchie, il ſemble qu'elle n'ait ſervi qu'à unir tous les eſprits en faveur de Philippes V. à faire redoubler l'amour que l'on a pour lui, à prendre des meſures, & à faire tous les efforts imaginables pour le maintenir ſur le Trône.

L'Empereur devoit faire reflexion que Philippes V. n'a pas ſeulement été reconnu en Eſpagne pour legitime Souverain de cette Monarchie, mais que toutes les Puiſſances de l'Europe n'ont point fait difficulté de le reconnoiſtre, le Souverain Pontife qui remplit aujourd'hui ſi dignement la Chaire de ſaint Pierre, & qui n'eſt pas moins eſtimé par la ſainteté de ſa vie, que par la dignité qui le rend Chef de tous les Fidéles qu'il doit regarder comme

ses Enfans, sans faire paroistre aucune partialité, a fait voir, en reconnoissant ce Monarque pour legitime heritier de la Couronne d'Espagne, que les autres Puissances devoient estre persuadées qu'il y avoit de la justice à suivre le sentiment du Chef de l'Eglise. La Republique de Venise qui ne fait rien qu'aprés de meures deliberations, & qui ne voudroit pas qu'on pût rien reprocher à sa sagesse, a reconnu Philippes V. & il faut que le droit de ce Monarque soit bien juste & bien clair pour l'avoir engagée à faire ce pas, qui devoit chagriner des Puissances pour lesquelles elle se croit obligée d'avoir de tres-grands égards. Enfin le droit de Philippes V. sur la Couronne d'Espagne est si incontestable & cela paroist si manifestement, que l'Angleterre mesme, & la Hollande,

en

en ſont demeurées d'accord, & qu'elles ont cru ne devoir pas s'empêcher de rendre juſtice à la verité, dans le temps même qu'elles eſtoient reſoluës de mettre tout en uſage pour le détrôner. Elles ne luy font point la guerre comme à un Uſurpateur de la Couronne d'Eſpagne, mais pour mettre obſtacle à l'agrandiſſement des deux Couronnes, que leur politique ne ſçauroit ſouffrir. On pourra dire qu'elles viennent de reconnoiſtre l'Archiduc, mais ce qu'elles font aujourd'huy ne détruit point ce qu'elles ont fait; elles ne diſent pas que Philippes V. ne regne point à juſte titre. Elles ſont en guerre, & ont des raiſons d'eſtat qui ne veulent pas qu'il regne; elles reçoivent ſon Concurrent avec les titres qu'il ſe donne, & qu'elles l'ont forcé de prendre; elles luy prétent

des forces pour une expedition, qui, si elle reüssissoit, desuniroit la France & l'Espagne; elles agissent & font agir sans parler du droit; ainsi tout cela ne détruit en rien ce que la force de la verité leur a fait faire d'abord. Elles n'alleguent même rien pour le détruire, & ne pensent qu'à ce qui peut leur estre utile, en affectant de ne pas faire reflexion sur l'irregularité de leur procedé, dont elles sont honteuses, s'entend bien qu'il n'y en a jamais eu de pareil. Aussi leur arrive-t-il souvent de traiter Philippes V. de Roy d'Espagne, dans leurs entretiens & dans leurs écrits, par l'habitude qu'elles avoient prise d'en user ainsi en parlant de luy. Elles suivent en cela l'exemple de toute l'Europe, qui le reconnoist pour tel, à l'exception de ceux qui sont attachez à la Maison d'Au-

triche; & si quelques autres Puissances ne le reconnoissent pas, elles font si peu de figure dans le monde, qu'on n'en pourroit dire les noms avant que d'y avoir rêvé pendant quelque temps.

Toutes ces choses font voir que la Couronne d'Espagne appartient bien legitimement à Philippes V. puisqu'il a esté reconnu non-seulement par tous les Souverains de l'Europe, mais encore par ceux qui estoient au desespoir de le reconnoître, & qui en même temps que leurs Ambassadeurs ou leurs Envoyez le complimentoient sur son heureux avenement à la Couronne, cherchoient dans le fond de leur cœur des moyens de le détrôner, mais ils furent obligez de ceder d'abord à la force de la verité. Elle estoit trop claire, & parloit si haut qu'ils auroient trop

donné à connoiſtre leurs mauvais deſſeins s'ils n'avoient pas ſuivi l'exemple de toutes les Puiſſances, qui ſans y eſtre forcées, reconnoiſſoient Philippes V. Ainſi l'affaire ſe trouve decidée à la pluralité des voix de toutes les Puiſſances Souveraines de l'Europe ; & je pourrois même dire à la totalité, s'il m'eſt permis de parler ainſi.

On peut conclure de toutes ces choſes que la guerre entrepriſe par l'Empereur pour mettre l'Archiduc ſur le Trône d'Eſpagne, eſt une guerre injuſte, & dont toute l'Europe doit crier vangeance, à cauſe du ſang qu'elle luy fait répandre & du déplorable eſtat où elle met tous ſes Peuples.

Si l'injuſtice de l'Empereur eſt manifeſte dans l'entrepriſe d'une Guerre par

laquelle il prétend soûtenir une cause injuste, son imprudence n'a pas esté moins grande en l'entreprenant, puisque si l'on juge de l'avenir par le passé, on connoistra d'abord que selon toutes les apparences, il doit estre encore plus malheureux qu'il n'a esté dans la derniere Guerre, la France se trouvant dans celle-cy unie avec l'Espagne qui par le grand nombre de Places & d'Etats qu'elle possede peut beaucoup fortifier un Party, quand mesme elle n'auroit que tres-peu de troupes sur pied. Je pourrois entrer là-dessus dans des détails qui seroient trop longs & dont je ne dirai rien, parce qu'ils sont generalement connus. La France a de plus dans son party Son Altesse Electorale de Baviere, dont on connoist la valeur & la conduite; ce Prince a de tres-

bonnes troupes, la plûpart ayant servi sous luy pendant la derniere Guerre. Les Alliez au contraire sont fort affoiblis & endettez, & l'Empereur lui-mesme se trouve plus foible qu'il n'a jamais esté, n'ayant presque point de troupes, si on en excepte celles de l'Empire, qui n'est pas entré de bon cœur dans une Guerre où il n'a point d'interest, & qui ne songe qu'aux moyens de s'en retirer, ce qui doit causer de mortelles inquiétudes à Sa Majesté Imperiale. Ainsi il est aisé de conclure qu'elle n'a pas consulté la prudence quand elle a entrepris cette Guerre; mais elle a encore plus peché contre cette mesme prudence, & contre la politique lorsqu'elle a fait déclarer l'Archiduc Roy d'Espagne, elle devoit considerer, ou qu'elle ne verra jamais finir une guerre

dont elle eſt accablée, ou que cette guerre ne finira qu'à ſa honte, c'eſt à dire par la neceſſité où elle ſe trouvera de rappeller l'Archiduc en Allemagne. La politique ne vouloit pas qu'on l'en fit ſortir dans la ſituation où ſe trouve la famille de l'Empereur, il n'a que deux fils pour lui ſucceder, dont l'un eſt le Roy des Romains, & l'autre l'Archiduc. La nature a donné au Roy des Romains une certaine vivacité trop connuë de tous les Princes de l'Empire pour ne leur pas faire appréhender de le voir un jour ſur le Trône Imperial, & ſi l'on en croit ceux qui voyent ce Prince de prés, d'autres raiſons pourroient auſſi empeſcher ſon élection. Ainſi loin de faire partir l'Archiduc, on ne pouvoit le conſerver à Vienne avec trop de ſoins : cependant il

en eſt parti ayant ſeulement un titre qu'il ne ſoûtient ny par ſa prudence, ny par ſa reputation, ny par ſa ſuite. Les Hollandois ont d'abord couru pour le voir, comme on court aux nouveautez ; mais la foule a bientoſt ceſſé, & l'on s'eſt repenti d'avoir ſouhaité qu'il vinſt en Hollande, lorſqu'on a vû que les grandes ſommes dont on avoit beſoin pour le défrayer, empêchoient de fournir de l'argent aux Treſoriers de quelques Regimens, & aux Payeurs des rentes des Etats ; de maniere qu'il s'en eſt peu fallu que les Peuples ne ſe ſoient ſoûlevez en deteſtant la guerre preſente, ce qui a eſté cauſe que l'Archiduc s'appercevant qu'on ſe chagrinoit de ſa preſence, s'eſt ennuyé long-temps en Hollande. Il a enſuite paſſé en Angleterre, où, ſi l'on en excepte l'accüeil que luy

a

fait la Princesse de Dannemarck, il a esté reçu si froidement qu'à peine a-t-on oüi parler de son arrivée, dont on n'a donné aucune relation au Public. L'Empereur & son Conseil n'ont pas connu que lorsque la Princesse de Dannemarck, les a engagez à déclarer ce Prince, Roy d'Espagne, & qu'elle les a comme forcez de le faire partir de Vienne, elle n'avoit en vûë que ses interests paticuliers. Il luy falloit des pretextes, ainsi que j'ay déja prouvé, pour tirer cette année-là de l'argent du Parlement d'Angleterre, & c'en estoit un bien specieux que d'envoyer l'Archiduc sur les Frontieres d'Espagne à la teste d'une Armée considerable, mais s'il ne reüssit pas, comme il y a sujet de le croire, la Princesse de Dannemarck s'en consolera, elle sera venuë à bout de ce qu'elle pré-

tendoit ; ce Prince aura contribué à luy faire avoir l'argent qu'elle souhaitoit tirer en ce temps-là du Parlement d'Angleterre, & pendant qu'elle cherchera d'autres moyens pour en avoir les années suivantes, l'Archiduc se tirera d'affaire comme il pourra, & l'Empereur & ceux qu'il admet dans son Conseil, connoiſtront que la Politique d'une femme l'aura emporté sur la leur, pour ne pas dire qu'ils en seront les dupes. Ainsi l'on peut assurer qu'on n'a jamais vû faire tant de faux pas, & en si peu de temps, que l'Empereur & son Conseil en ont fait depuis la mort de Charles II. dernier Roy d'Espagne. Je ne les repeteray point icy, les ayant tous marqué.

Il ne reste plus qu'à voir si le Roy de Portugal a eu plus de raison d'attirer la

guerre dans ses Etats, que l'Empereur n'en a eu de faire des fautes qui contribuënt aujourd'huy à ruiner l'Empire & les Pays hereditaires, qui mettent ce Prince en risque de n'avoir point de Successeur de son Sang, & qui font qu'aprés s'estre ruiné, & avoir esté cause de la ruine de la plusspart des Etats de l'Empire, il ne pourra sortir qu'honteusement de la guerre presente; au moins si elle finit comme elle doit vray-semblablement estre terminée; personne ne pouvant parler affirmativement là-dessus, puisque le sort des armes est entre les mains de Dieu; mais il est des situations qui peuvent faire juger, que la perte de ceux qui s'y trouvent, est inévitable, à moins qu'il ne se fasse des miracles en leur faveur, ce qu'il n'y a pas lieu de croire, quand ceux qui

en auroient besoin, préferent leurs interests à ceux de la Religion.

Voyons presentement la situation où se trouve le Roy de Portugal, il n'y a point à douter que le traité qu'il a fait contre l'Espagne, ne luy cause de vifs repentirs & de terribles agitations; puisqu'il a reconnu, mais trop tard, qu'il ne l'a conclu que sur des fondemens entierement faux, & que le contraire de ce qu'il a cru, en le signant, estant manifeste, il n'a pas lieu de penser que l'execution en soit possible. Les Anglois & les Hollandois ayant trouvé ce Monarque inflexible à toutes leurs prieres, & voyant qu'il rejettoit leurs offres les plus avantageuses avec une fierté inébranlable, mirent de nouveaux moyens en usage pour l'embarasser, de maniere qu'il donna insensiblement dans les pie-

ges qu'ils luy tendirent, ils prirent de ſi juſtes meſures qu'ils vinrent à bout de luy faire croire que les affaires des deux Couronnes eſtoient dans un état pitoyable, qu'elles perdoient tous les jours des Places, & que leurs Troupes eſtoient tous les jours battuës.

Lorſque Mr le Maréchal de Villars feignit d'attaquer les lignes de Stolhoffen pour tromper les ennemis, & pour attirer toutes leurs forces de ce coſté-là, afin que pendant qu'il mettroient toute leur attention à garder leurs Lignes, il puſt prendre une autre route pour joindre Monſieur l'Electeur de Baviere; ils dirent à S. M. P. que Mr de Villars avoit eſté entierement défait, & qu'il n'eſtoit plus poſſible que la jonction ſe fiſt. Tous ceux qui approchoient de plus prés ce Prince,

& qui eſtoient le plus dans ſa confidence tinrent le même langage, & ce Monarque ne reçut point de nouvelles contraires de ceux qui auroient dû luy mander le bon eſtat où ſe trouvoient les affaires des deux Couronnes. Il apprit quelque temps aprés la verité, qui ſe découvre toſt ou tard, & qui ſe fait voir au travers de toutes les difficultez qui l'empêchoient de ſe montrer à ce Prince; il en parut fort ſurpris, & dit qu'il n'avoit rien ſçu de pluſieurs avantages remportez par les deux Couronnes. Ce Monarque eſt preſentement occupé à faire des reflexions auſquelles on ne luy avoit pas laiſſé le temps de s'appliquer, tant il eſtoit obſedé par ceux qui rempliſſoient ſon eſprit de chimeres. Il devoit penſer plûtôt, qu'en donnant

entrée à l'Archiduc dans le Portugal ; c'eſt y laiſſer entrer un de ſes plus mortels ennemis, tous les Princes de la Maiſons d'Autriche ayant toujours eſté de de ce nombre. On ſe trompe en quelque façon lorſqu'on exagere la haine des Eſpagnols contre les Portugais, & des Portugais contre les Eſpagnols. Il eſt vray qu'il y en a entre ces deux Nations, & il n'eſt pas poſſible que cela ſoit autrement, puiſqu'elles ont eu ſouvent des guerres enſemble : mais enfin, en examinant bien les choſes, on trouvera que ces haines regardent bien plus les Souverains que les Peuples, & que quelque bien que la Maiſon d'Autriche puiſſe offrir de faire au Portugal, cette Maiſon a juré d'eſtre ſon ennemie irréconciliable, de maniere que ſi l'Archiduc mon-

toit ſur le Trône d'Eſpagne, le Roy de Portugal ſe flateroit inutilement que ce Prince luy eſtant en partie redevable de ce Trône, luy en marqueroit ſa reconnoiſſance. Les Souverains ne tiennent point les promeſſes qu'ils ont faites n'étant encore que particuliers, lorſque la politique le défend. L'Archiduc eſt Autrichien & ne voudroit pas démentir le ſang dont il eſt né. Selon toutes les apparences le Roy de Portugal n'aura rien à craindre de l'Archiduc comme Roy d'Eſpagne: Cependant quoiqu'il eût ſujet d'apprehender dans les ſuites, de ce côté-là, il doit avoir bien d'autres allarmes, ſi l'Archiduc ne réüſſit pas dans ſon projet, puiſque ceux dont on prétend envahir les Etats, peuvent chercher à ſe rendre maiſtre des ſiens, & c'eſt

ce

ce qu'il a plus lieu de craindre, que de s'imaginer que l'Archiduc fera la Conqueste de l'Espagne : il n'y a point de Puissances de l'Europe qui soient de ce sentiment, & ceux mêmes qui prétent leurs armes à l'Archiduc n'ont pas cette pensée ; ils n'ont cherché qu'à faire diversion des Troupes de France & d'Espagne, & sur tout à mettre le Roy de Portugal dans leurs interests. C'est là leur principal & presque leur unique but, à cause qu'ils ont un extrême besoin de ses Ports dans la guerre presente, que leur commerce souffriroit au de-là de tout ce qu'on peut s'imaginer, s'il ne leur estoit pas permis d'y entrer, & qu'ils ne pourroient qu'avec beaucoup de peine soûtenir la guerre qu'ils ont allumée. Ils sont heureux que l'Empereur & le Roy de Portugal ayent donné dans

G

les panneaux qu'ils leur ont tendu, & qu'ils ayent cru de bonne foy que l'Archiduc n'avoit qu'à paroiſtre pour eſtre reconnu Roy d'Eſpagne. Jamais Souverains n'ont fait des fautes ſi groſſieres contre la Politique, & n'ont jamais cru ſi legerement ſur de ſi foibles apparences.

Pour donner un peu aux uns & aux autres, imaginons-nous ce qui pourra bien arriver; c'eſt à dire, que l'Archiduc ne s'emparera point du Trône d'Eſpagne; que Philippes V. ne ſe rendra point maître du Portugal; & que la guerre des deux Nations eſt devenuë une guerre de Frontieres. L'eſtat où elle met l'eſprit du Roy de Portugal doit eſtre des plus cruels. Il voit chez luy une armée d'heretiques, qui, nonobſtant toutes les paroles que

ſes Alliez luy peuvent avoir données, ne pourra s'empêcher de tourner en dériſion nos Miſteres les plus Saints. Comment cela pourra-t-il manquer d'arriver, puiſque les Sujets d'un même Etat, les Alliez & même les plus proches parens ont de continuels demêlez enſemble, lorſqu'ils ſe trouvent de Religion differente. Ainſi le deſordre & la haine ſe mettront entre des troupes qui doivent concourir à la même fin, & elles ſeront toûjours plus indignées les unes contre les autres & plus preſtes à ſe charger, qu'à charger les Eſpagnols. Les Peuples fort attachez à leur Religion ſeront encore plus animez que les troupes contre ceux qui la tourneront en ridicule, comme ils ont déja fait à Sainte Marie. Les Souverains unis par des raiſons d'intereſts, que leur Politique leur fait

preferer à leur Religion, auront beau eſtre d'accord, & faire tous leurs efforts pour empeſcher leurs Sujets d'avoir des démêlez enſemble, les plus pacifiques n'écoutent rien, en ces ſortes d'occaſions, & quand ils croyent obeïr à la voix du Ciel, ils ne ſont pas retenus par celle de leurs Souverains, perſuadez que la voix de Dieu eſt preferable à celle des hommes. Cependant les peuples de Portugal envieront le bonheur des Eſpagnols, qui n'auront point de troupes heretiques chez eux. Enfin, de quelque maniere que les choſes tournent, le chagrin, le deſordre, la crainte, & la confuſion ſeront toûjours du coſté des Portugais, quand même les affaires de la guerre ſeroient tellement balancées, que les avantages que chaque Parti remporteroit tour à tour, laiſſeroient paroî-

tre les deux Nations également victorieuses. La longueur de la guerre fera continuellement perir des Troupes de part & d'autre. Le grand nombre de Milices d'Espagne, dont la seule Castille entretient cinquante mille hommes, tout ce qu'on en peut tirer des vastes Etats du Roy Catholique, sans compter celles que la France pourra toûjours envoyer par terre, pour rendre complets les Corps qu'elle a en Espagne, feront que les troupes de Philippes V. grossiront toûjours, & deviendront plus nombreuses qu'au commencement de la guerre. Il n'en sera pas de même des troupes Angloises & Hollandoises. Quelques dégâts qu'elles fassent dans le Portugal, & quelque chagrin qu'elles donnent aux zelez Catholiques de ce Royaume, Sa Majesté Portugaise

ſera obligée d'en demander avec inſtance à ſes Alliez, & comme les tempeſtes ou d'autres incidens pourront en reculer l'arrivée, & qu'elle craindra que pendant ce temps-là les Eſpagnols ne faſſent des Conqueſtes dans ſes Etats, elle ſera dans des inquietudes mortelles. En effet, ſi pendant que les Troupes qui ſont en Portugal ſe trouveront fort affoiblies, les Eſpagnols gagnoient une Bataille, la Conqueſte de ce Royaume pourroit eſtre faite avant qu'il fuſt ſecouru. Sa Majeſté Portugaiſe n'aura pas moins ſujet de s'inquiéter pour les vivres & pour les munitions, qu'un Etat auſſi peu étendu que le ſien ne pourra fournir. Ainſi ce Monarque ſera dans de continuelles apprehenſions, tout ce qui luy viendra par mer eſtant toûjours expoſé à de grands riſques, & pouvant ſe

faire attendre longtemps, lors qu'on en aura le plus de besoin. Quand cette guerre de Frontieres aura duré quelques années, ce qui est le plus grand & l'unique avantage que le Roy de Portugal puisse esperer, ce Prince qui aura fait de grands efforts pour reparer les pertes que ses troupes auront faites, ne trouvera pas dans ses Etats un seul homme en état de le servir. Je pourrois mesme dire qu'aprés la seconde Campagne il n'en trouvera plus, puisque mesme avant l'ouverture de la premiere il a esté obligé de faire prendre les noms de tous ses Sujets qui étoient capables de porter les armes. Ainsi ses Etats se trouveront seulement avec une poignée de troupes Portugaises, pendant que les Alliez qui auront eu soin d'envoyer de temps en temps des troupes pour rendre

leur armée complette ſe trouveront en eſtat de ſe rendre maiſtres du Portugal, s'il leur en prend envie, ce qu'ils pourroient bien faire, de crainte que Sa Majeſté Portugaiſe ne faſſe quelque alliance qui leur ſoit préjudiciable. Les Eſpagnols de leur coſté, dont les troupes auront groſſi & ſe ſeront aguerries, ne ſeront pas moins en eſtat de faire la conqueſte de ce Royaume quoique ces extremitez ſoient tres-fâcheuſes, c'eſt neanmoins une ſuite preſque inévitable de cette guerre, pour le Roy de Portugal, puiſqu'enfin ſi les chimeres de l'Amirante ne produiſent rien de tout ce qu'il a promis, comme il y a lieu d'en eſtre perſuadé, il eſt à préſumer que les Portugais ne pourront long-temps tenir contre toutes les forces d'Eſpagne, & que leurs Alliez qui n'ont déja que trop

de

de beſoin de leurs troupes aillieurs, n'en pourront riſquer aſſez tous les ans pour ſauver le Portugal, quand il ne pourra plus s'aider luy-même ; qu'il ſera entierement épuiſé d'hommes ; qu'il manquera de munitions ; & qu'il ne pourra à beaucoup prés fournir les vivres neceſſaires pour la continuation de la guerre ; que ſes Alliez pourront en manquer eux-mêmes ; que ce qu'ils en envoyeront, ſuppoſé qu'ils en puiſſent envoyer, pourra perir, comme il en a déja peri pluſieurs fois, & qu'enfin les Anglois & les Hollandois endettez, au de là de tout ce que l'on peut imaginer, auront un ſi preſſant beſoin d'argent qu'ils n'en pourront envoyer en Portugal.

Il faut voir maintenant la ſituation preſente des affaires de Hollande ; mais pour

la faire mieux comprendre, je vais toucher en peu de paroles, tout ce qui s'est passé depuis la mort du feu Roy Catholique Charles II.

La crainte qu'avoient les Hollandois qu'un Fils de France ne regnast en Espagne, estoit si violente, qu'elle alloit au de-là de tout ce qu'on peut se figurer; ils estoient au desespoir lorsqu'ils se representoient qu'il n'y auroit point de Barrieres entre leurs Etats, & les Places appartenantes à une Monarchie, dont ils avoient fait autrefois un des plus beaux Membres, & de l'obeïssance de laquelle ils s'estoient soustraits. Deux choses augmentoient leurs inquietudes; ils estoient persuadez que la France entreroit plûtost dans les interests des Espagnols que dans les leurs, & que quand même le

Roy auroit de bons ſentimens pour eux, & voudroit les proteger, le ſouvenir de la Triple Alliance qu'ils avoient faite contre luy, aprés les grandes obligations qu'ils avoient à ce Monarque, eſtoit une ingratitude & même une perfidie ſi noire, qu'ils avoient plus lieu de craindre ſon reſſentiment, que d'en eſperer des graces ſi préjudiciables au Roy d'Eſpagne ſorti de ſon ſang, ils devoient auſſi apprehender que les François pour ſe vanger de toutes leurs perfidies n'entraſſent dans leurs Etats par le moyen des Places d'Eſpagne qui ſont ſur leurs Frontieres, & qu'ils ne les attaquaſſent pour les obliger de rentrer ſous l'obeïſſance de leur Souverain, qui auroit pû démembrer quelques Places de leurs Etats pour les donner au Roy en reconnoiſſance des ſecours que ce Mo-

narque en auroit reçu. Toutes ces choſes qui leur donnoient de continuelles allarmes, furent cauſe que pour prévenir tous ces malheurs, ils ſolliciterent avec tout l'empreſſement poſſible, le Traité de Partage qui a fait tant de bruit dans l'Europe. Le Roy Guillaume qui avoit le cœur beaucoup plus Hollandois qu'Anglois, & qui enviſageoit la Hollande comme une retraite, ſçachant bien que ſi on peut quelquefois détrôner des Rois legitimes, on peut détrôner plus aiſément des Uſurpateurs, ce qui n'eſt ſouvent l'ouvrage que de quelques jours: le Roy Guillaume, dis-je, enviſageant toutes ce choſes, ne deſira pas avec moins d'ardeur que les Hollandois, de faire tout ce qui pourroit contribuer à la conſervation de la Hollande. Ainſi ce Prince travailla au Traité

de Partage avec autant de chaleur que fit cette Republique. Il fut conclu & ſigné, mais la mort de Charles II. Roy d'Eſpagne, le rompit bientoſt aprés, ce Monarque ayant declaré par ſon Teſtamènt le Duc d'Anjou legitime Souverain de toute la Monarchie d'Eſpagne; ainſi le Traité de partage devint nul, les Parties n'ayant point ſtipulé que ce Traité tiendroit, ſi Charles II. rendoit juſtice à ſes veritables heritiers.

La conſternation fut grande parmi les Hollandois, & l'incertitnde de ce qu'ils devoient faire fut encore plus grande, cependant comme il falloit du temps pour prendre une reſolution, & que preſque toute l'Europe s'empreſſoit à reconnoître le Roy d'Eſpagne, ils ne purent ſe diſpenſer de faire la meſme choſe. L'An-

gleterre suivit leur exemple. Il falloit que ces deux Puissances n'eussent aucun lieu de douter des legitimes droits du Duc d'Anjou sur la Couronne d'Espagne, pour faire une démarche d'un aussi grand poids, & d'un aussi grand éclat. Pendant que ces choses se passoient, le Roy Guillaume & les Etats de Hollande convinrent que quoique le Duc d'Anjou fust legitime Souverain de la Monarchie d'Espagne, ils ne laisseroient pas de luy faire la guerre lorsqu'ils auroient pris leurs mesures pour cela, en cas qu'ils n'en obtinssent pas ce qu'ils trouveroient à propos de luy demander; mais ils n'estoient pas encore en estat de faire leurs propositions, il falloit se concerter pour les Ligues qu'ils avoient resolu de faire, & pour en regler les conditions, si leurs demandes estoient

rejettées ; ils en firent de ſi fortes, & qui étoient ſi peu ſoutenables, qu'il étoit impoſſible qu'elles leur fuſſent accordées ; mais quand ces demandes auroient eſté plus moderées, ils n'avoient aucun droit d'en faire, leur crainte n'étant pas un ſujet légitime pour autoriſer des Révoltez, & pour les porter à impoſer des Loix lorſqu'ils devoient implorer des graces, pour éviter les châtimens dûs à leur révolte. Ceux qui parlerent avec plus de chaleur dans les Etats, & qui avoient menagé les voix pour réüſſir dans leurs deſſeins, comme en effet ils y réüſſirent, avoient des raiſons ſecretes pour engager les Hollandois à faire des demandes exorbitantes. Ils auroient eſté bien conſternez ſi on avoit accordé ce que la Hollande demandoit ; ils vouloient la guerre qui

leur donnoit moyen de faire leurs affaires, & ils ſacrifioient l'Etat à leurs intereſts particuliers ; enfin ceux qui avoient conduit l'affaire au point où ils la ſouhaitoient pour parvenir à leur but , repréſenterent aux Etats que s'ils ne déclaroient pas la guerre , ils joüiroient à la verité de quelques années de paix, mais qu'ils n'en joüiroient qu'avec des inquietudes mortelles; que le Roy Philippes V. s'établiroit pendant ce temps-là ; que l'Eſpagne ſortiroit de ſa letargie , & que d'intelligence avec la France , ſi propre & ſi accoûtumée à faire des coups déclat lorſqu'elle les a méditez , & qui ne manque jamais d'y réüſſir , elle trouveroit moyen de les accabler tout d'un coup ; qu'ainſi il valoit mieux déclarer la guerre avant que l'Eſpagne eût bien reconnu ſes forces , que

de

de ſe voir aſſaillis & accablez aprés avoir langui quelque temps dans une cruelle inquietude ; qu'il falloit mettre le tout pour le tout ; & qu'il leur ſeroit encore plus avantageux s'ils ne reüſſiſſoient pas, d'embarquer tous leurs effets, & de s'aller établir dans les Indes. Je n'avance rien que de tres-conſtant, & j'ay vû des Lettres en ce temps-là, qui marquoient ce fait & qui eſtoient écrites par un des Membres des Etats. Ainſi les Peuples furent ſacrifiez & on les força de rompre la Paix, ſous pretexte qu'on empeſcheroit par là, qu'ils ne fuſſent attaquez dans un temps plus reculé : de ſorte qu'on les fit reſoudre à eſſuyer des malheurs preſens, afin d'en éviter de futurs, & de n'avoir pas à craindre une guerre qui n'auroit peut-être jamais commencé. Ceux qui avoient fait déter-

miner les Etats à l'entreprendre, eurent ſoin de la faire déclarer au plutoſt, de crainte qu'ils ne changeaſſent de ſentiment. Ils allеguerent pour autoriſer ce qu'ils faiſoient, que le Roy la leur déclaroit, puiſqu'il avoit deux cens mille hommes ſur pied, & comme ils craignoient qu'on ne s'accommodaſt dans le temps qu'on feroit cette declaration, il la firent faire ſi injurieuſe, que toute la Hollande même s'en trouva ſcandaliſée: de maniere que les Etats furent obligez d'en deſavoüer quelques termes. Il eſt ſi vray que ce Prince n'avoit point reſolu d'entrer en guerre, qu'il ne s'y eſtoit point preparé. Il ne vouloit point troubler le repos dont l'Europe joüiſſoit, & cela fut cauſe que les premieres Campagnes ne luy furent pas ſi avantageuſes qu'elles luy auroient eſté,

s'il avoit eu ce dessein : mais il avoit mieux aimé estre moins en estat de faire d'abord de grandes Conquestes que d'allarmer tous les Peuples par les preparatifs qu'on luy auroit vû faire, & qui en inquietant plusieurs Puissances, leur auroient donné sujet d'en faire de leur côté, ce qui eust pû allumer la guerre que le Roy vouloit épargner à l'Europe. Il auroit pû cependant la faire avec plus d'avantage que par le passé, tant à cause des Places d'Espagne, par lesquelles ses troupes pouvoient entrer en Hollande, que parce que l'Espagne, quoique ses troupes fussent peu nombreuses, n'auroit pas laissé de luy estre de quelque secours, pendant que la Hollande en auroit esté privée.

Ce Prince ne fit, pour ainsi dire, que

parer les coups pendant la premiere Campagne, ce qui luy estoit plus glorieux que s'il avoit esté preparé à la guerre, puisqu'on auroit pû dire qu'il avoit medité dés long-temps d'interrompre la tranquillité dont ses Peuples joüissoient ; mais s'il avoit eu dessein de s'agrandir par la force des ses armes, il n'auroit pas si souvent arresté le cours de ses victoires, dans le temps qu'il estoit en estat de les poursuivre, & qu'il ne trouvoit aucun obstacle qui l'arrestast. Ce Monarque fit voir dés la seconde Campagne, en triomphant par tout où il avoit des ennemis, qu'il auroit pu vaincre plutost. La même chose luy estoit déja arrivée plusieurs fois, parce qu'il n'avoit jamais voulu donner lieu par des preparatifs de guerre, de faire armer ceux qui l'accusent tous les jours d'avoir troublé le

repos de l'Europe, quoy qu'il n'ait point eſté l'agreſſeur, & que maiſtre du ſort de la guerre, il ait ſouvent donné la Paix en rendant des Conqueſtes qu'un monde entier n'auroit pu luy reprendre, s'il euſt voulu s'obſtiner à les garder. Ce Prince, ayant dans la ſuite pris pluſieurs Places & gagné diverſes Batailles, les Anglois & les Hollandois crurent qu'il falloit faire diverſion, & pour cet effet ils engagerent l'Empereur à nommer l'Archiduc, ſon Fils, Roy d'Eſpagne, pour l'envoyer enſuite ſur les Frontieres de ce Royaume. Les Hollandois ont fait en cela la plus grande faute qu'on puiſſe faire contre la Politique; ils ont travaillé pour empêcher que les reſolutions qu'ils avoient priſes n'euſſent l'effet qu'ils s'étoient propoſé, & ont eſté les dupes

d'eux-mêmes. Ils ont beaucoup souffert pour tâcher d'ôter à l'Espagne les moyens de se rétablir, & ont commencé une guerre qu'on ne leur auroit pas declarée ; de sorte qu'en envoyant l'Archiduc sur les Frontieres d'Espagne, ils donnent lieu à cette Couronne de se mieux rétablir qu'elle n'auroit fait en vingt ans, si elle avoit esté en Paix. L'Espagne depuis le commencement de cette guerre n'étoit point pressée de prés, ses Etats éloignez étoient bien défendus par la France, & elle se contentoit de joindre aux troupes Françoises des troupes Walones en Flandres, & en Italie des troupes des Etats qu'elle a de ce côté-là ; mais les Espagnols demeuroient chez eux dans la même letargie, & ne connoissoient ny leurs forces, ny leur valeur. Il n'en a pas esté de même

depuis le Traité conclu pour faire passer l'Archiduc en Portugal ; ils ont fait en peu de temps des choses incroyables, & qu'ils n'auroient seulement osé imaginer, tant elles leur paroissoient impossibles. Les Seigneurs qui se sont trouvez en état de servir , & à qui la situation de leurs affaires permettoit de lever des Regimens, ont supplié le Roy Catholique de consentir qu'ils en levassent à leurs dépens ; plusieurs Villes ont suivi leur exemple, & en ont aussi levé ; d'autres Villes ont fait des fonds pour entretenir des Hôpitaux, & d'autres ne voulant pas paroître moins zelées ont mis sur pied des Regimens d'Artillerie , elles ont fait des dons gratuits au Roy ; les Particuliers , sans être taxez, ont porté dans chaque Ville des sommes aux Receveurs des deniers

Royaux, plusieurs Officiers reformez ou qui avoient quitté le service par mécontentement, sont revenus demander de l'employ, les femmes même ont demandé à servir : on a levé cinquante mille hommes de Milice, & on a fait entrer dans ces troupes beaucoup de jeune Noblesse qu'on exerce dans l'art de la Guerre, & dont on tirera tous les ans une partie pour faire des Officiers. Les vastes Etats d'Italie, sujets à la Couronne d'Espagne, peuvent fournir à leur Roy des troupes, sans qu'ils s'affoiblissent, ces troupes sont souvent bonnes aprés quelques Campagnes, aussi sortent-elles des anciens Romains, les autres Etats de Sa Majesté Catholique lui en fourniront aussi. Il y a beaucoup de bois en Espagne propre à la construction des Vaisseaux qu'elle pourra

mettre

mettre en uſage, elle a quantité de Galeres dont le nombre pourra aiſément augmenter, le beſoin d'argent pour la guerre fait qu'en remediant aux abus ſans que l'on puiſſe s'en plaindre, elle trouvera les fonds neceſſaires pour ſoutenir ſon ancienne réputation, pour repouſſer avec gloire ceux qui ont oſé former le deſſein de l'envahir. Enfin l'Eſpagne trouve à preſent chez elle, ce qu'elle regardoit dans les autres Nations, comme un ſonge ou comme une fable, elle ne ſe connoiſt plus; elle ſe tâte, elle s'examine, & tout ce qu'elle voit luy paroiſt autant de miracles. Aucun de ceux qui vivent aujourd'huy en Eſpagne n'avoit vû leurs Souverains s'aller expoſer hors de leurs Royaumes, pour les deffendre, les Eſpagnols en conſiderant toutes ces choſes ſentent chaque jour naître

dans leur cœur de l'indignation pour la Maison d'Autriche, qui les entretenoit dans une molleſſe & dans une létargie inconcevables; ce qui les rend de plus en plus charmez du Monarque qui les tire du honteux aſſoupiſſement où ils eſtoient plongez; & on ne leur fera pas à l'avenir chanter des *Te Deum*, & allumer des Feux de joye pour des Villes perduës, s'ils avoient le malheur d'en perdre; enfin ils ſortiront de l'ignorance où ils ont eſté ſi longtemps, de ce qui ſe paſſoit dans le monde. Elle eſtoit telle qu'on leur faiſoit croire directement le contraire des événemens qui auroient pû leur faire ouvrir les yeux ſur le mauvais eſtat où ils ſe trouvoient.

L'Eſpagne eſtant dans l'eſtat que je viens de marquer, & charmée d'un

Roy qui s'eſt déja trouvé en perſonne à plus d'une Bataille pour deffendre ſes Etats, il n'y a pas lieu de croire qu'il puiſſe arriver aucune revolte en Eſpagne contre un Monarque qui la remet dans ſa premiere ſplendeur, puiſqu'on ne lit point dans aucune Hiſtoire, que les Eſpagnols ſe ſoient jamais ſoulevez contre leurs Rois les moins eſtimables; elle doit beaucoup à la Hollande, qui en agiſſant contre le projet qu'elle avoit fait pour l'empêcher de ſe rétablir, eſt cauſe du bon eſtat où cette Monarchie ſe trouve, & de la gloire qu'elle eſt prête d'acquerir. Cette même Hollande rend auſſi par là un ſervice conſiderable à la France, puiſque tant de milliers d'hommes qui vont faire diverſion en ſa faveur, n'auroient pas ſçû dequoy ils eſtoient capables, ſans le Traité de Portu-

gal ; ainsi la France & l'Espagne sont tres-obligées à ceux qui ont pris soin de le faire. Quoyque les Hollandois soient épuisez, il faudra qu'ils envoyent tous les jours des hommes, de l'argent, des munitions, & des vivres en Portugal, ce qu'ils auront peine à faire, estant aujourd'huy dans la plus cruelle situation où ils ayent jamais esté. Elle est d'autant plus fâcheuse pour eux, que les fonds ne leur avoient jamais manqué dans les autres guerres, & s'ils leurs manquent dans celle-cy, c'est parce que les Anglois les ont forcez par des vûës interessées, & pour leur faire plus de mal que de bien, à rompre tout commerce avec la France. Cependant l'Empereur & les Cercles de l'Empire, qui devoient faire une grande diversion en leur faveur, crient au secours eux mêmes. Sa

Majeſté Imperiale ſe trouvant accablée par les Mécontens, & les Cercles affoiblis par toutes les Places conquiſes, & par toutes les Victoires remportées par Mr le Duc de Baviere. Les meilleures troupes de l'Electeur Palatin & du Prince de Heſſe Caſſel; ont peri dans la Bataille de Spire, & quand elles ſeroient remplacées; ce qui ne ſe peut faire ſans qu'il en coûte beaucoup; elles ne le ſeroient que par de nouveaux Soldats peu aguerris. L'Electeur de Brandebourg met ſes troupes à ſi haut prix qu'elles ne peuvent eſtre qu'à charge à ceux qui payeront bien cher une Marchandiſe ſi ruineuſe: je dis ruineuſe, parce qu'il eſt mal-aiſé, & l'on peut même dire impoſſible, d'empeſcher que des troupes loüées à force d'argent dont leur Maître profite ſans qu'elles s'en reſſentent, &

ſur tout quand elles ſont Allemandes, ne pillent pas les terres de ceux au ſecours de qui elles ſont venuës, ce qu'ils ſont obligez de ſouffrir patiemment lorſqu'ils en ont un extrême beſoin, parce que la pluſpart de ces troupes deſerteroient, & qu'il leur ſeroit aiſé de s'engager ailleurs, la plus grande partie de l'Europe eſtant en guerre. Voila ce que les Hollandois doivent apprehender, en cas qu'ils s'accommodent de quelques corps des Troupes de l'Electeur de Brandebourg; d'ailleurs, ils s'y fient peu à cauſe des prétentions de Son Alteſſe Electorale ſur les biens du feu Roy Guillaume. Les Hollandois n'ont pas moins ſujet de ſe défier des Anglois. Ils craignent de s'en voir abandonnez, & qu'ils n'entrent dans quelques Traitez de Paix, ſans que la Prin-

cesse de Dannemarck puisse y mettre obstacle, & cette crainte est fondée sur ce qu'on a déja beaucoup raisonné dans le Parlement sur l'inutilité de la guerre presente, l'Angleterre n'en pouvant esperer aucun fruit, quand même elle ne seroit pas aussi glorieuse à la France que les precedentes l'ont esté. Ainsi la Hollande est dans de grands embarras, il faut qu'elle secoure l'Empereur & les Cercles; qu'elle fournisse continuellement de l'argent au Duc de Savoye, qui n'est pas homme à attendre, & à se contenter de peu, & qui en demandera toûjours plus qu'il n'en aura besoin, & qu'il ne fait la guerre que pour profiter de toutes manieres. Il faut aussi que la Hollande fournisse la moitié de tout ce qui est necessaire à l'Archiduc pour penetrer en Espagne, & qu'elle ait une nom-

breuse Armée en Flandres, où elle ne pourra tout au plus que se défendre, pendant que les Conquestes que les François feront ailleurs les mettront un jour en état de ramasser toutes leurs forces contre elle ; & tout cela luy arrive dans une année où elle a esté desolée par les Armateurs François qui ont ruïné sa pesche en plusieurs endroits, & qui luy ont pris une infinité de Bâtimens. Enfin elle ne s'est point encore vûë dans un tel accablement, n'ayant jamais esté si épuisée de toutes choses ; ny si dupe d'elle-même, & de ses principaux Membres. On doit ajoûter à cela que plusieurs Villes se trouvant surchargées de taxes immenses & continuelles, en ont fait des plaintes si hautement, & avec tant de vehemence, que les Etats ont lieu de craindre que les
suites

ſuites n'en ſoient dangereuſes, les Villes ayant proteſté qu'elles ne vouloient plus payer de ſi grandes impoſitions, ce qui tend à une revolte qui ſemble preſque aſſurée. Ces murmures augmentant de jour en jour, ont obligé les Etats d'y envoyer des Deputez pour tâcher, par leurs remontrances, & par leurs prieres, d'adoucir la trop vive ardeur des Habitans.

Voyons dans quelle ſituation l'Angleterre ſe trouve aujourd'huy. Elle devoit ſur la fin de la derniere guerre vingt millions ſterlings, qui font deux cent trenteneuf millions, & ſes dettes ont toûjours eſté en augmentant depuis ce temps-là, la guerre qu'elle tâche à ſoûtenir aujourd'hui le mieux qui luy eſt poſſible, l'obligeant à de beaucoup plus grandes dépenſes que la

precedente, & la Princesse de Dannemarck achetant beaucoup plus cher que le feu Prince d'Orange, l'appuy de ceux qui employent tout leur credit & toute leur autorité pour la faire durer, ce qu'elle a interest de souhaitter qui arrive, parce qu'elle ne croit pas pouvoir demeurer longtemps sur le Trône dans un temps de Paix. Comme cette guerre est cause que l'Angleterre ne songe point au rétablissement de son veritable Souverain, elle donne lieu à la Princesse de Dannemarck de tirer de grandes sommes de son Parlement, & par ce moyen cette Princesse affoiblit le Peuple; elle envoye hors d'Angleterre les troupes qui pourroient se soulever contre elle; elle se fait des Creatures par l'argent que le pretexte des grands besoins qu'elle en a fait entrer dans ses

coffres, & ses Creatures empêchent qu'on ne luy en demande compte, elle donne des emplois dans les armées, & met par là beaucoup d'Officiers dans son party, enfin la guerre la fait regner avec beaucoup plus d'autorité & beaucoup moins d'inquietude qu'elle ne feroit si elle n'étoit pas continuée. D'ailleurs elle luy donne moyen de tenir hors des trois Royaumes, ceux qui luy peuvent estre suspects, & qu'elle a sujet d'apprehender.

Il est certain que la guerre fait beaucoup plus sortir d'argent d'Angleterre qui n'y rentre jamais, qu'elle ne fait à l'égard des autres Nations. Les Princes, qui pendant qu'ils sont en guerre ont leurs Etats derriere leurs troupes, ou du moins les Pays qu'ils ont conquis, font chez eux toute la depense qu'ils sont obli-

gez de faire. Ainſi l'on ne peut dire que cette depenſe faſſe tort à l'Etat, puiſque l'argent n'en ſort point, & qu'il ne fait qu'y changer de mains. Il n'en eſt pas de même de l'Angleterre, aprés que les troupes y ont fait la depenſe neceſſaire pour entrer en Campagne, il faut qu'on porte beaucoup d'argent aux lieux où elles ſont envoyées, & qu'on y en faſſe ſouvent venir pour celle qu'elles y font pendant des années entieres, & cet argent ne retournant point en Angleterre, cela fait qu'elle s'épuiſe, & que l'eſpece y devient rare. Ainſi cet Etat autrefois ſi floriſſant eſt préſentement rempli de pauvres, la grande diminution de ſon commerce luy eſt auſſi fort préjudiciable, & la crainte d'un bouleverſement general dont il eſt menacé, & qui arrive ſouvent en vingt-

quatre heures ſous les regnes des Uſurpateurs, font que les bourſes y ſont extremement reſſerrées. Je pourrois dire encore beaucoup de choſes pour faire voir que plus la guerre durera, plus l'eſpece diminuera en Angleterre, en ſorte qu'il eſt à craindre que lorſque cette rareté d'argent ſera venuë à un certain point, il ne ſoit plus poſſible d'y remedier. On ne trouvera pas toûjours moyen d'y commercer avec des tailles, & il eſt quelques fois mal aiſé de faire paſſer du bois pour de l'argent ; s'il eſt rare en Angleterre, les hommes commencent à ne l'eſtre pas moins, le Pays n'eſt pas extremement peuplé, & il eſt preſque épuiſé de ceux qui ſont capables de porter les armes, ce qui fait qu'on en a envoyé beaucoup en Portugal qui ſont ſi jeunes que pluſieurs

ne ſont pas en état de ſuporter les fatigues de la guerre.

L'Irlande qui fourniſſoit autrefois un grand nombre de Soldats, eſt preſque dépeuplée, les perſecutions que l'on a faites à ſes habitans au ſujet de la Religion, ſont cauſe que depuis l'invaſion du Prince d'Orange, la pluſpart ont abandonné leur Patrie; il en eſt même ſorti quantité de femmes avec leurs enfans, & l'on en voit preſque dans tous les Etats Catholiques de l'Europe, s'il ſe trouve aujourd'huy quelques Irlandois dans les armées d'Angleterre, ce n'eſt que parce qu'ils n'ont point eu d'autre moyen de paſſer la mer. Auſſi ces Troupes pour la plus grande partie, ſont elles toûjour prêtes à deſerter, lorſque l'occaſion leur eſt favorable. Enfin l'Irlande ne peut preſque

plus donner de ſecours à l'Angleterre, elle manque auſſi bien qu'elle, d'hommes & d'argent, tous les biens des Catholiques qui eſtoient en tres-grand nombre dans ce Pays-là, ayant eſté confiſquez & enlevez.

L'Angleterre doit encore moins compter ſur l'Ecoſſe dans l'état où ſe trouvent ces deux Royaumes ; l'Anglettrre prétend y exercer un pouvoir arbitraire, & l'Ecoſſe veut que tout ſe paſſe chez elle ſelon ſes anciennes Loix, elle prétend même que le Trône d'Angleterre venant à vacquer, elle pourra ſe choiſir un Roy, n'ayant point donné ſa voix à ceux que le Parlement d'Angleterre a nommez pour ſucceder à la Princeſſe de Dannemarck ; de maniere que l'Angleterre ne peut gueres attendre d'eſtre

ſecouruë par un Etat, avec lequel elle peut avoir un jour de grands démêlez.

Si la Princeſſe de Dannemarck commence à voir que les hommes manquent en Angleterre pour entretenir une guerre qu'elle a deſſein de faire durer, ſuivant les raiſons déja marquées, il eſt à croire qu'il y en aura bien moins dans la ſuite, ce qui ſera d'un grand préjudice à ſes Alliez, qui ſe trouveront fort embaraſſez lorſqu'elle ne pourra leur fournir un auſſi grand nombre de troupes qu'elle a fait juſqu'à preſent. Cette diminution d'hommes qui n'arrive que parce qu'ils ont eſté ſacrifiez dans pluſieurs guerres, non pas pour l'acroiſſement ou pour la défenſe de l'Etat, mais pour l'intereſt particulier des Uſurpateurs, pourra faire un jour grand tort à l'Angleterre, & ſi elle étoit attaquée

& qu'elle n'eût plus les Alliez qu'elle a aujourd'huy, elle se trouveroit bien foible & peu en état de resister, si l'Ecosse en même temps ne vouloit plus, ny la reconnoistre d'aucune maniere, ny la secourir, & que l'Irlande de son côté, tournant ses armes contre elle pour faire refleurir sa Religion, & pour se venger des mauvais traitemens qu'elle en a reçûs & qu'elle en reçoit encore tous les jours, elle connoîtroit alors combien la guerre qu'elle cherche à soûtenir aujourd'huy lui seroit inutile & ruïneuse.

L'Angleterre se trouve presentement, à proportion, encore moins abondante en Vaisseaux qu'en hommes, & l'on peut dire que sa Marine aprés les grandes pertes qu'elle a faites depuis peu de temps, n'est plus en état de se faire craindre.

Il lui arriva l'année derniere une chose dont aucun siecle ne fournit d'exemples, on publia des choses si extraordinaires de ses forces maritimes, qu'il sembloit qu'elles alloient foudroyer tout ce qu'elles rencontreroient sur mer, elle fit partir pour la Mediterranée quarante gros Vaisseaux de Guerre, accompagnez de plusieurs autres Bâtimens chargez de troupes de débarquement. Cette flote se promena pendant tout l'Eté sans attaquer aucune Place d'Espagne, elle ne debarqua pas un seul homme, & ne prit pas une seule Barque. Ainsi elle fut entierement inutile aux Alliez d'Angleterre, tout se passa en menaces, & elle ne gagna que des maladies, qui firent perir la plus grande partie de ses troupes & de ses Matelots. De sorte qu'aprés avoir coûté des millions à l'An-

gleterre, elle y retourna ſans oſer attendre que Monſieur le Comte de Touloufe, qui n'avoit que vingt-quatre Vaiſſeaux ſe mit en mer. Cependant elle en perdit pluſieurs que les Armateurs de France lui enleverent durant la même Campagne. Le Chevalier de Saint Pol ſeul, fit plus que cette grande & formidable flote dont la retraite cauſa tant de honte à l'Angleterre. Elle avoit perdu auparavant pluſieurs gros Navires lorſque Mr du Caſſe donna la chaſſe à une de ſes Eſcadres, qui fut tres-maltraitée, & qui eut le chagrin de voir perdre la vie à l'Amiral Bembow qui fut tué d'un coup de Canon.

On peut ajoûter à cela les grands domages que les Anglois ont reçu ſur mer depuis le commencement du mois de

Decembre dernier, ils perdirent par la tempête arrivée la nuit du ſept au huit du même mois vingt-trois gros Vaiſſeaux, & un fort grand nombre de Matelots. Je ne dis rien des troupes & des effets dont pluſieurs moindres Bâtimens étoient chargez, n'ayant entrepris de parler dans cet article, que de ce qui regarde la Marine. Cette flote que ces pertes avoient fort diminuée ayant eſté remiſe en eſtat à grands frais, & le mieux qu'il fut poſſible, l'Archiduc s'embarqua de nouveau & fit voile pour le Portugal. Elle fut accüeillie d'une ſeconde tempeſte & repouſſée en Angleterre, où l'Archiduc débarqua, cette tempeſte ne coûta que quatre Vaiſſeaux, mais la Flote fut ſi maltraitée qu'il fallut faire de grandes dépenſes & employer beaucoup de temps pour la repa-

rer ; enfin elle fit voile encore une fois pour le Portugal, & perdit en y arrivant un Vaisseau de soixante-dix Canons sans qu'on en pust rien sauver, & un autre Bâtiment dont les équipages furent sauvez. Il y avoit cinq mois qu'elle estoit en mer, & il est presque impossible d'imaginer combien la longueur du temps fit souffrir les Soldats & les Matelots, & combien il en perit.

Tant de pertes faites depuis l'ouverture de la guerre ont tellement affoibli la Marine d'Angleterre, que comme elle n'a plus de ressource, ny de temps pour se rétablir, la Princesse de Dannemarck a jugé à propos de faire armer jusqu'au moindre Vaisseau qui reste dans cet Etat. Ces vieux Bastimens, & d'autres Navires marchands, montez de Matelots qu'on

cane. Ils retournent ensuite à leur Eglise, & comme ils se sont conformez par occasion à l'Eglise Anglicane, on a donné le nom de *Conformité occasionnelle* à ce qu'ils font en s'y conformant pendant un temps. La Chambre des Communes ne pouvant souffrir cet abus, & voyant que la guerre durera éternellement, si on permet que ces Protestans animez contre la France par le conseil des François qui suivent la même Religion, entrent dans la Chambre, elle a proposé un Bill pour remedier à cet inconvenient. La Princesse de Dannemarck qui a craint que l'on ne parlast de Paix, s'il n'entroit plus de Protestans dans le Parlement, a engagé la Chambre des Seigneurs à rejetter ce Bill, ce qui ne luy a pas esté difficile, puisque la la pluspart de ces Seigneurs sont dans ses

intereſt, de cette Princeſſe à cauſe des grands biens qu'ils en reçoivent, & qu'elle ne pourroit plus leur faire, ſi la guerre finiſſoit, parce qu'elle recevroit moins d'argent, & qu'elle auroit moins d'emplois à leur donner. Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt que des Evêques même de la Chambre des Seigneurs ont eſté aſſez lâches pour ſe laiſſer gagner; & ſouffrir que des Proteſtans ſe mocquaſſent de leur Religion, en allant communier à leur Egliſe, dont ils ne ſont pas. On peut juger par là du mauvais eſtat des affaires d'Angleterre, puiſque le Bill, contre la Conformité occaſionnelle, ayant eſté rejetté par la Chambre des Seigneurs, il eſt impoſſible que la guerre finiſſe tant que les Proteſtans entreront dans le Parlement. Ainſi elle achevera bien-toſt de ruiner l'Angle-

terre, qui manque d'hommes, d'argent, de Matelots, & de Vaiſſeaux.

Je dois ajoûter icy que les Puritains ou Calviniſtes, qui rejettent le Gouvernement Epiſcopal & la Liturgie reçuë en Angleterre, exciterent les troubles arrivez ſous le regne de Charles I. & furent cauſe de la mort de ce Monarque. Il eſt extraordinaire qu'une Secte de ce caractere, ennemie de tous les Souverains, qui ne cherche qu'à détrôner les Rois, & qui voudroit que tous les Etats de l'Europe fuſſent en Republique, paroiſſe aujourd'huy dans les intereſts de la Princeſſe de Dannemarck; mais on n'en doit pas eſtre ſurpris. C'eſt la Politique ſeule qui la fait agir, elle a beſoin de cette Princeſſe qui veut faire durer une guerre que les Puritains veulent auſſi entretenir, & ils ne ſont

pas fâchez qu'elle ait le maniement des affaires, parce qu'il leur sera plus aisé lorsqu'ils auront preparé toutes choses pour parvenir à leur but, de détrôner une femme qu'ils voyent joüir d'une Couronne usurpée. La Princesse de Dannemarck est persuadée de leurs mauvaises intentions & du venin que leur soufflent les Calvinistes François, mais elle croit devoir dissimuler pendant qu'il est de ses interests, aussi bien que de ceux des ces ennemis cachez, d'entretenir la guerre. Elle espere que lors qu'ils voudront se declarer pour eriger l'Angleterre en Republique, elle fera soûlever tous les Grands contr'eux, & qu'ils le feront avec d'autant plus de vigueur, que tout est égal dans une Republique; de sorte qu'ils se verroient obligez de descendre de leur grandeur pour

figurer avec la plus grande partie des Bourgeois : ainsi la Nation est menacée de guerres intestines qui acheveroient de la ruiner, & ces maux ne peuvent estre détournez à moins que le Trône ne soit occupé par son legitime Souverain. Il est sûr que jusqu'à ce que ce bonheur arrive en Angleterre, elle ne prosperera d'aucune maniere. Un Etat ne peut fleurir sous le regne d'une femme qui s'est declarée contre son Pere en faveur d'un Usurpateur, & qui porte une Couronne qui appartient au Prince son Frere. Une Princesse de ce caractere n'attire jamais que des malheurs, & éloigne les Benedictions du Ciel, qui ne peuvent tomber sur elle, ny sur les Sujets qui luy obéïssent. Quand un Souverain est beni de Dieu, son Etat joüit du même bonheur, & lors qu'il prend

le parti d'un Usurpateur, il souffre éternellement, cet Usurpateur employant les voyes les plus criminelles, & sacrifiant Sujets, Justice, & raisons, pour se maintenir, au lieu qu'un legitime Souverain aime ses Sujets, & qu'il les regarde comme ses enfans. Le veritable Souverain & l'Usurpateur peuvent estre regardez comme les deux Meres, dont il est parlé dans le dans le fameux Jugement de Salomon. Le legitime Souverain ressemble à la veritable Mere, qui aime mieux que son enfant ne luy soit pas rendu, que de le voir mourir; ainsi le veritable Souverain aime mieux ne pas si-tost monter sur le Trône qui luy est dû, que d'exposer ses Sujets à estre déchirez par les rigueurs de la guerre, qu'il seroit contraint de faire pour s'y placer. Ce n'est pas qu'aprés leur

avoir donné le temps de ſe reconnoître, il ne ſoit obligé, lorſqu'il ſe trouve des ſituations favorables, de les forcer en quelque maniere à devenir heureux, en les tirant d'un eſtat qui feroit tomber ſur eux les maledictions du Ciel.

L'Article qui ſuit regarde pluſieurs Puiſſances qui ſont en guerre ſans avoir d'Ennemis, je parleray de toutes enſemble ſans en nommer aucune. Ces Puiſſances levent des troupes au dépens de leurs Sujets, quoique ce ne ſoit ny pour la défenſe, ny pour l'accroiſſement de leurs Etats, ny pour faire valoir quelques droits, qu'ils ayent lieu de croire bien fondez ; ils trafiquent enſuite de ces troupes ſans que leurs Sujets qui ont fourni de quoy les lever, profitent en aucune maniere des deniers que reçoivent leurs

Souverains, qui affoibliſſent leurs Etats en leurs ôtant les hommes qui leur ſeroient neceſſaires pour maintenir les Arts & pour cultiver les terres. La pluſpart de ces Troupes qui ont ſouvent beſoin de recruës pour eſtre rétablies periſſant dans les Pays étrangers par le fer & par le feu, ce commerce d'hommes pour eſtre ſacrifiez n'eſt permis ny par les loix divines, ny par les Loix humaines, parce que c'eſt faire perir des hommes ſans neceſſité pour joüir du prix de leur ſang. Depuis que ce commerce eſt parvenu au point où il eſt préſentement, la moindre guerre que deux Puiſſances ont entre-elles, met toute l'Europe en armes & en feu. Chacune de celles qui ſont en paix cherchant à l'envie à profiter du ſang de ſes Sujets, & le vendant à ceux qui en offrent le plus, de ſorte

qu'il n'y auroit que deux Armées en campagne pour vuider les differens des deux Souverains qui ſont en guerre, ſi on ne leur offroit point des ſecours qui leur ſont ſi onereux, & qu'ils ne peuvent s'empêcher d'accepter, de peur que leurs ennemis ne s'en prévalent ; ainſi toute la terre eſt couverte d'hommes, & arroſée d'un ſang dont ces Vendeurs de troupes rendront un jour compte à Dieu. On doit prendre garde à ne pas confondre ceux qui défendent leur ſang, & les Princes de leur Maiſon, par exemple dans la guerre preſente, le Roy eſt obligé de défendre le Roy Catholique, ſon petit Fils, & on ſeroit fort ſurpris s'il en uſoit autrement.

Son Alteſſe Electorale de Baviere a été obligée par les mêmes raiſons, de défendre Monſieur l'Electeur de Cologne, ſon

frere,

frere, qu'on a dépoüillé de ses Etats, & le Roy d'Espagne étant son Neveu, on ne peut le condamner d'estre entré dans ses interests; cependant ce Prince seroit demeuré en paix si les Cercles n'avoient point rompu le Traité qu'ils avoient fait avec luy pour la maintenir, ils se ressentent presentement de leur mauvaise foy, & leurs playes saigneront long-temps.

Ce qui arrive aujourd'huy en Pologne & ce qu'à fait le Roy de Suede passe toute imagination: le Roy de Pologne l'avoit attaqué sans aucun sujet, & l'on peut mêmê dire sans aucun pretexte; Sa Majesté Polonoise avoit des raisons particulieres qui ne regardoient point la Suede, elle avoit resolu d'assujettir la Pologne afin d'y regner arbitrairement, & elle cachoit ce dessein autant qu'il lui étoit possible.

Il falloit pour l'executer qu'elle eût des troupes ſur pied, & qu'elle fit parler d'elle par des actions éclatantes & par des conqueſtes, afin d'avoir des pretextes pour garder auprés d'elle les troupes Saxones qu'elle avoit amenées en Pologne. Ses projets eurent d'abord un ſuccés aſſez heureux, & ce Prince les auroit pouſſez plus loin ſi le Roy de Suede n'eſtoit accouru & n'avoit repris les Places qu'on luy avoit injuſtement enlevées. Ce Monarque pourſuivit enſuite le Roy de Pologne, & Vainqueur redoutable à l'âge de dix-neuf ans, il fit voir qu'il n'étoit pas moins juſte & prudent, que vaillant. On croyoit qu'en pourſuivant le Roy de Pologne il ne ſepareroit point les intereſts de ceux de la Republique ; mais il déclara que ſçachant que cette guerre n'avoit point eſté entre-

prise du consentement des Polonois, & que le Roy de Pologne avoit violé tous les sermens qu'il avoit faits en recevant la Couronne, dans le dessein de tourner ses armes contre la Republique, jusques à ce qu'il s'en fust rendu maistre absolu, il estoit venu pour la vanger, & qu'il pretendoit poursuivre le Roy de Pologne jusqu'à ce qu'il l'eut contraint de quitter le Trône, la Republique fut charmée de voir de si nobles sentimens dans un si jeune Heros, qui auroit pû étendre ses Conquestes & embarasser la Pologne, s'il avoit suivi l'impetuosité ordinaire à ceux de son âge, & sur tout lorsqu'ils se trouvent vainqueurs. Je ne dis rien de tout ce qui s'est passé depuis ce temps-là, mon dessein n'estant que de parler de la situation presente des Etats de l'Europe. Celle où la Pologne se trouve,

luy doit faire un extrême plaiſir, puiſqu'elle ſe voit en eſtat de joüir bien-toſt de la plus douce tranquillité, par le choix qu'elle fera d'un Monarque qui n'attentera point ſur ſa liberté. Il y a grande apparence qu'elle prendra pour cela toutes les précautions neceſſaires. Enfin elle a tout ſujet de ſe croire heureuſe, puiſqu'elle ſe trouve maîtreſſe d'elle-même, aprés s'eſtre vuë il n'y a pas long-temps en eſtat d'eſtre envahie par le Roy de Suede, ou gouvernée arbitrairement & reduite ſous le pouvoir des Saxons, par le Souverain qu'elle a choiſi.

J'apprens en achevant cet article, que le Roy de Pologne vient d'eſtre défait & mis en fuite ; que les Polonois l'ont abandonné, & que les Saxons qui ont tenu ferme ont eſté battus. Il eſt à remarquer

que depuis ſon élection, il a fait venir trente mille Saxons dans ce Royaume-là. On peut connoiſtre par là le mauvais eſtat de l'Electorat de Saxe, qui eſt épuiſé d'hommes & d'argent, parce que ce Prince en a ſans ceſſe tiré de cet Etat; ainſi ſi la Saxe eſtoit attaquée elle auroit beaucoup de peine à ſe deffendre.

La perte que le Roy de Pologne vient de faire avancera les affaires de la Confederation, & fera diminuer le party de Sa Majeſté Polonoiſe. Toutes ces choſes font voir la ſituation de la Saxe & de la Pologne, & que ce Royaume touche au moment où il doit prendre une nouvelle face.

Il eſt temps de parler de la Suiſſe, qui attire aujourd'huy l'attention de toute l'Europe, & où Mellarede, Envoyé de

Savoye, joüe un perſonnage ſi indigne qu'il eſt inoüi qu'aucun Miniſtre en ait jamais fait autant. Les Diſcours qu'il délivre aux Cantons, ſont remplis d'inſolences, d'impoſtures, & de faits manifeſtement faux. Il croit qu'à force de faire du bruit, de crier haut, & de ſemer des écrits ſeditieux, il deviendra un ſecond l'Iſola; qu'il ébloüira les peuples; qu'ils les fera craindre; & qu'il empêchera qu'on ne démêle la verité au travers du torrent d'injures, qu'il répand contre les teſtes couronnées, ſans aucun ménagement, & avec tant de groſſiereté qu'en agiſſant de la ſorte, il fait plus de tort à ſon Maiſtre, qu'aux Souverains qu'il offenſe, il a commencé par vouloir perſuader que le Roy ayant attaqué ſon Maiſtre, a rompu le premier le Traité qui étoit entre Sa

Majesté & le Duc de Savoye ; mais il est prouvé & decidé, que ce Duc ayant fait un Traité avec l'Empereur, l'Angleterre & la Hollande, a rompu le premier, quoiqu'il n'ait pas commencé à faire des hostilitez. Ce n'est pas qu'on ne pût dire que c'est agir hostilement, que de donner aux ennemis du Roy des avis de ce qui se passoit dans les Armées de S. M. & de semer par là de la mesintelligence entre les Generaux, & de faire échoüer ce qu'on avoit projetté. Si les troupes du Roy ont marché vers le Piémont, ce n'a esté que pour renverser les entreprises que le Duc de Savoye avoit concertées avec les ennemis de Sa Majesté.

Il me seroit aisé de donner des preuves de tout cela, s'il s'agissoit icy d'une Histoire dans les formes, mais je ne veux

parler que de l'état où se trouve aujourd'huy l'Europe, & le peu que je raporte de ce qui s'est passé auparavant, n'est que pour faire voir ce qui a amené les les affaires dans la situation où elles sont; cependant je dois dire plus, à l'égard de ce qui regarde Mr de Savoye, ce Prince voulant faire passer pour vray, ce qui est faux. Je diray donc que ceux qui n'examinent pas assez tout ce qui est arrivé, seront convaincus que Mr le Duc de Savoye impose, lorsqu'ils feront reflexion aux dattes des Imprimez de Hollande, qui ont donné son Traité entier, & qui voudront faire attention au temps où la Princesse de Danemarck à parlé de ce Traité au Parlement d'Angleterre, & à celuy que les Gazettes de Hollande ont dit que l'Empereur vouloit maintenir son Traité

avec le Duc de Savoye. Tout cela a precedé les actes d'hostilité commis par la France, & quand même aucune de ces choses n'auroit esté sçuë, il suffit que dés l'instant que le Roy a commencé à agir contre le Duc de Savoye, les Puissances avec lesquelles il s'est ligué ont avoüé leur Traité, & que ce Duc n'en est pas luy-même disconvenu, sans songer que ce Traité ne pouvoit avoir esté fait, puisqu'il auroit du moins fallu qu'il se fust passé quelque temps, pour negocier ce Traité qui en demandoit beaucoup, & qui ne pouvoit estre terminé sans qu'il y eust eu beaucoup de Couriers en campagne de part & d'autre. Voila comment les plus rusez Politiques se trompent quelquefois, en donnant eux-mêmes des preuves qui font voir directement le contraire

de ce qu'ils soûtiennent avec obstination. Ce Traité du Duc de Savoye contre la France, avant que le Roy eust fait aucun acte d'hostilité dont il eust lieu de se plaindre, devoit l'obliger au silence, & il n'estoit pas en droit de demander des Troupes au Corps Helvetique, sous pretexte d'avoir esté le premier attaqué par la France, les Cantons estant persuadez & convaincus de tout ce que je viens de dire, & personne même ne pouvant s'empêcher de l'estre.

Le Duc de Savoye n'est pas mieux fondé lorsqu'il demande au Corps Helvetique, que les François évacuënt les Places dont ils se sont emparez en Savoye, & qu'il engage la France à consentir à la neutralité de ce Pays. Jamais proposition si déraisonnable n'a esté faite, le Duc de

Savoye veut qu'il luy ſoit permis d'attaquer conjointement avec l'armée Allemande les troupes de France & le Milanez, & qu'il ne ſoit pas permis à la France d'attaquer la Savoye. Il pretend qu'il a des Traitez avec les Cantons qui les doivent obliger à demander cette Neutralité, & il ſemble à entendre parler ſon Envoyé, que les Traitez qu'il a avec eux ſoient auſſi anciens que ceux que les Suiſſes ont avec la France, quoiqu'ils en ayent avec cette Couronne fort longtemps avant qu'il y eut des Ducs de Savoye; d'ailleurs ce Duc pretend, ou du moins il le fait entendre ainſi, que ſon alliance avec les Suiſſes, ne leur eſt pas moins utile que celle des Rois de France & d'Eſpagne, quoique ſi on le compare à ces deux grands Monarques, à peine

paroitra-t-il comme un atome auprés d'eux, de ſorte qu'il ne doit pas eſtre à compter, lorſqu'il s'agira des deux Couronnes, qui peuvent proteger les Suiſſes, les deffendre contre toute la terre, & entretenir ſeules pendant la Paix, plus de troupes de leur Nation que tous les Souverains de l'Europe ne pourroient faire pendant la guerre. Enfin le Duc de Savoye voyant que les égards qu'il pretend que les Suiſſes doivent avoir pour luy, ne ſont rien en comparaiſon de ceux qu'ils doivent avoir pour les deux Couronnes, a cru qu'il feroit trembler le Corps Helvetique, & qu'il en obtiendroit bien d'avantage, s'il pouvoit luy perſuader qu'il doit craindre que la France ne l'entoure & ne s'en empare ſi elle demeure maîtreſſe de la Savoye; mais comme le Roy

en eſtoit maiſtre pendant la derniere guerre, & qu'il n'a pas attenté contre la la liberté des Suiſſes, il n'y a pas lieu de craindre qu'un Prince qui paroiſt toûjours auſſi Grand & auſſi équitable, qu'il l'a eſté depuis le commencement de ſon regne, change aujourd'huy de caractere. Les Suiſſes n'ont rien à apprehender quand les Rois de France ſeroient maîtres de la Savoye. Henry IV. Loüis le Juſte, & Loüis le Grand l'ont poſſedée, & les Suiſſes n'ont jamais eſté inquietez par ces Monarques. Joignez à tout cela que le Roy ayant aujourd'hui preſque toute l'Europe à combattre, cette guerre ne lui permettroit pas d'attaquer les Suiſſes, & de s'attirer ſur les bras un ſi grand Corps, & ſi belliqueux, qui ne manqueroit pas de deffenſeurs, & qui d'ailleurs

est assez puissant pour se deffendre par lui-même. Y a-t-il personne, pour peu qu'il raisonne juste, qui se puisse imaginer qu'un Monarque qui n'a commencé qu'une seule guerre en sa vie, en attaquant les Hollandois afin de les faire repentir de la triple alliance, & qui pour remettre la tranquillité dans l'Europe, a rendu une partie des Conquestes qu'il avoit faites, voulût ternir la gloire qu'il s'est acquise par mille autres actions de grandeur & de generosité, en faisant la guerre sans aucun sujet, à ses bons & anciens Alliez, dont on dit qu'il a environ trente mille hommes à sa solde. C'est une chose si éloignée du bon sens qu'il n'est pas possible que ceux qui la veulent faire croire aux Suisses, en soyent eux-mêmes persuadez. Aussi l'Envoyé de Savoye en Suisse s'em-

baraſſe-t-il ſi fort dans tous ſes diſcours ſeditieux qu'il ſe contredit ſouvent; puiſqu'aprés avoir dit que la Suiſſe eſt entourée des Troupes de France, il dit dans ces mêmes écrits que cette Couronne eſtant occupée ailleurs & n'ayant preſque point de troupes en Savoye, il eſt temps que les Suiſſes profitent de celuy qui ſe preſente, pour en chaſſer ce que les François y ont de troupes.

Si la France eſt ſi occupée ailleurs, ce que l'on ne peut cacher, pourquoy vouloir faire peur aux Suiſſes d'un mal qui non-ſeulement n'eſt pas prochain, mais qui ſelon la ſituation des affaires preſentes, ne ſçauroit arriver; il faudroit pour attaquer les Suiſſes, que le Roy fuſt en paix; & ſi la Paix regnoit dans toute l'Europe, tous les Alliez des Suiſſes ſeroient alors en

eſtat de les deffendre ; ainſi Mellarede ne cherche qu'à faire du bruit pour étonner les plus ſimples, qui ne raiſonnant pas, donnent dans tout ce qu'ils entendent dire ; mais on ne peut tromper un Etat entier qui ſçait demeſler le vray d'avec le faux ; Monſieur de Savoye ſçait bien qu'il n'obligera pas les Suiſſes à ſe declarer contre la France ; mais ſon but eſt de les broüiller enſemble, & de mettre toute l'Europe en feu, afin de profiter du deſordre & de la combuſtion. Ce Prince a trouvé moyen par ſes agens & par des perſonnes qu'il a envoyées en Suiſſe, d'engager prés de deux mille Soldats dans ſon party, mais tout cela s'eſt fait ſans forme & ſans regle, les Cantons l'ignorent, & il n'y a point de Capitulations avec eux, ſes levées ne ſont point autoriſées, aucun Offi-

cier

cier n'a voulu entrer dans ſon party, parce qu'ils connoiſſent le Duc de Savoye, & qu'ils ſçavent qu'ils ne ſeroient payez que tant que ſes Alliez luy envoyeront des ſubſides, ce qu'ils ne pourront faire encore long-temps ; enfin ces Officiers ſçavent que c'eſt un tres-mauvais ſervice, & qu'il durera peu, & ils aiment mieux eſtre à la ſolde de quelque grand Prince, au ſervice duquel ils pourront demeurer pendant la Paix.

La ſituation de l'Electeur de Brandebourg paroiſt aſſez bonne, puiſqu'il a des troupes de reſte pour ceux qui voudront s'en accommoder, mais les Princes liguez ſont dans un ſi grand épuiſement que loin qu'ils s'empreſſent à luy demander ces troupes, cet Electeur eſt obligé de mettre luy-même toutes choſes en uſage pour

leur persuader d'en traiter avec luy, ce qui paroist manifestement dans la proposition que le Baron de Richembach fit le 16. Février à l'Assemblée des Etats de Franconie; il leur dit, *qu'encore que son Maistre doive laisser dans la Prusse douze mille hommes pour la sureté de ce Pays, il assistera les deux Cercles de Franconie & de Suabe, avec un Corps de quinze à seize mille hommes, pour le service de Sa Majesté Imperiale, pour le bien de l'Empire, & pour la conservation de la Liberté Germanique.* Et il ajoûta, *que ces troupes seroient prêtes pour la fin du même mois, en cas que les deux Cercles voulussent convenir avec lui des conditions sous lesquelles il les fournira, & envoyer à cet effet des Deputez à Berlin.* Le même Ministre fit une longue

harangue à ce Cercle, & representa entre autres choses, *que l'Electeur son Maistre prévoyoit bien les trois difficultez qu'on pourroit opposer à sa proposition, sçavoir, 1°. Que ce seroit une nouvelle charge pour les deux Cercles susmentionnez, outre celle qu'ils portent déja par le contingent qu'ils fournissent. 2°. Qu'ils ont tant souffert les années precedentes, qu'ils ne peuvent plus continuer à faire ce qu'ils ont fait. 3°. Que les troupes auxiliaires commettent trop de desordres & d'excés.* Mais il fit voir aussi que, 1. *La situation des affaires estant tout à fait changée, il estoit plus à propos dans les conjonctures presentes de donner de l'argent à leurs Amis, qu'à leurs Ennemis, qui ne s'en serviroient qu'à leur desavantage. 2°. Que s'ils ne faisoient de grands efforts*

pour se mettre en estat de faire une plus vigoureuse resistance, les Ennemis en profiteroient non-seulement par les grandes contributions qu'ils exigeroient d'eux, mais que le Pays seroit encore exposé à estre pillé, brûlé, & entierement saccagé. 3°. Que l'Electeur son Maistre remedieroit à tous les desordres qu'on pouvoit apprehender, & qu'il tâcheroit de toute maniere de conserver la gloire que son Pere avoit acquise, en faisant observer par tout à ses troupes une bonne & exacte discipline.

Aprés toutes ces propositions, on est entré en negociation pour voir de quelle maniere on traiteroit de ses troupes. Les propositions de l'Electeur de Brandebourg sont dans toutes les Nouvelles publiques, & l'on y a vû qu'elles ont esté

rejettées par les Cercles. On n'a point oüy dire depuis ce temps-là que les Parties se soient accommodées. La suite fera voir ce que deviendront ces troupes. Les Cercles en ayant levé chez eux ne sont pas obligez à d'avantage, & l'accommodement de ces troupes regardoit l'Empereur ; mais ses finances sont si épuisées, & les Mecontens qui ont refusé d'écouter les propositions des Mediateurs Anglois & Hollandois, lui taillent tant de besogne, qu'il auroit bien voulu rejetter le payement de ces troupes sur les Cercles de Franconie & de Suabe.

Les nouvelles du triste estat où les Mécontens mettent Sa Majesté Imperiale, & leur refus absolu de traiter de la Paix, n'avanceront pas les affaires de l'Archiduc en Portugal, où quoiqu'il n'ait qu'un ti-

tre imaginaire, & qu'il n'ait pas suffisamment de forces pour le soûtenir, sa fierté est si grande qu'il ne sortit point de table pour recevoir le Marquis de Marialvac qui luy fut envoyé par le Roy de Portugal, pour le complimenter aprés son arrivée; c'estoit pour la seconde fois qu'il venoit ayant esté renvoyé la premiere, parce que l'Archiduc reposoit. Il n'en fut pas reçû plus gratieusement, & l'Archiduc ne luy fit qu'un signe de teste, pareil à celuy que le Commandeur fait à Dom Juan dans la Comedie du Festin de Pierre. Aussi est-ce une veritable Comedie que tout ce qui se passe aujourd'huy en Portugal, où le Ceremonial fournit beaucoup de Scenes, l'Archiduc nommé seulement par son Pere à une Couronne qu'il ne possedoit pas, voulut que le Roy de Portugal

vint le recevoir dans ſon Bord, & il n'alla au devant de lui que juſqu'à la porte de ſa Chambre, ce qui ſcandaliſa fort tous les Portugais qui ſont regardez avec mépris par les Allemans, ces derniers ne vouloient pas permettre que les Officiers de Sa Majeſté Portugaiſe ſerviſſent l'Archiduc à ſouper, ce qui cauſa des mouvemens aſſez grands, puiſqu'un Allemand mit la main ſur la garde de ſon épée en menaçant un Officier du Roy de Portugal. Le Comte d'Ericera Portugais, voulut empêcher que ce bruit n'augmentaſt, mais cet Allemand lui fit une reponſe fort impertinente. Les Portugais doivent juger par là de quelle maniere ils ſeroient traitez par les Allemans, ſi l'Archiduc regnoit en Eſpagne, ils ſont fort chagrins de ce qu'au lieu des troupes Catholiques

que les Anglois & les Hollandois estoient obligez par leur Traité, d'envoyer en Portugal, & qu'ils devoient acheter des Princes Catholiques, il n'y a parmi les troupes qui ont debarqué que quelques Irlandois qui reconnoissent l'Eglise Romaine, qui apparemment ne se trouvent pas de leur bon gré, au milieu d'une armée composée de tant de troupes de plusieurs Religions differentes de la leur. Il y a parmi ces troupes un Regiment de Religionaires François, toutes celles qui ont debarqué sont cantonnées pour se reposer, pour attendre des Chevaux, & pour faire l'exercice, ayant besoin de toutes ces choses avant que d'avancer dans le Pays; cependant le Roy d'Espagne marche, & l'on sçaura dans peu si les cinquante mille Manifestes apportez par

l'Archiduc

l'Archiduc feront plus d'effet que ſes troupes. Toute l'Eſpagne paroiſt fidele, & les Eſpagnols marchent avec autant de fierté que de confiance en leur valeur, & en leur bon droit ; les Portugais ſont fort allarmez, & l'on ne peut dire encore ce que c'eſt que l'armée de l'Archiduc ; mais ſi l'on en juge par les apparences, les Eſpagnols n'ont pas ſujet de la craindre, ils courent avec joye au combat, & les troupes ramaſſées des Alliez ne ſont pas ſans inquietude. Voila l'eſtat où ſe trouvent les affaires d'Eſpagne, des Alliez & du Portugal. Le temps nous en apprendra bien-toſt davantage.

Il ne me reſte plus qu'à parler de la France, je devrois m'en diſpenſer puiſque tous les Articles qui compoſent cet Ouvrage marquent la ſituation où elle ſe

trouve; mais comme cette Couronne est le mobile qui fait agir toute l'Europe, & que sa gloire est le sujet de la jalousie d'un si grand nombre de Puissances, je ne laisseray pas de dire que ses affaires sont en bon estat par tout, elle est assez puissante en Piémont pour attaquer, & quand les forces qu'elle a de ce costé-là demeureroient dans l'inaction, cela suffiroit pour achever de ruiner le Duc de Savoye, qui seroit obligé de se manger lui-même, & de se voir manger par les Allemans qui ne l'épargnent pas, & qui l'épargneront encore moins s'il ne leur livre quelques-unes de ses Places. Joignez à cela la cherté des vivres dans ses Etats, & sur tout celle du pain qui se vend jusqu'à sept sols la livre à Turin, sans que l'on puisse esperer qu'il diminuë de prix qu'aprés la

recolte ; dont il y a beaucoup d'apparence que les Chevaux Allemans mangeront la plus grande partie, il vous sera aisé de juger du desespoir où toutes ces choses mettent le Duc de Savoye. Nos affaires sont par tout aillieurs dans une aussi bonne situation, les ennemis ne songent qu'à se deffendre du costé du Rhin, & à parer les coups qu'on leur portera. Nos troupes jointes avec celles de Son Altesse Electorale de Baviere, font trembler les environs du Danube, & tous les peuples qui sont de ce costé-là, tâchent à deviner où l'on a resolu de faire tomber l'orage, afin de s'en garentir.

Les Hollandois s'estoient proposez de reserver la plus grande partie de leurs troupes pour faire de grands efforts en Flandres, mais ils se trouvent bien embaras-

ſez, l'Empereur leur faiſant dire tous les jours qu'il eſt perdu s'ils n'envoyent des ſecours en Allemagne ; de maniere que l'incertitude où ils ſont pour la diſpoſition de leurs troupes, a donné le temps aux noſtres d'avancer en Flandres. Ainſi nous ſommes plus en eſtat d'eſperer, que de craindre de ce coſté-là, où il n'eſt pas neceſſaire que nous faiſions des conqueſtes pendant que nous nous eſtendrons ailleurs puiſque lorſque nous ſerons maîtres du Rhin nous ſerons maîtres de la Hollande.

La France fait tous les jours tant de priſes ſur mer qu'on peut dire que cette guerre luy eſt avantageuſe, l'Etat trouve par ce moyen toutes les choſes qu'il acheteroit des Nations étrangeres & qui luy coûteroient cher. Cependant on peut

dire qu'elle les a pour rien, puiſqu'il ne ſort point d'argent de chez elle pour les acheter. Il eſt vray qu'elle eſt obligée à quelque dépenſe pour les Bâtimens qui font ces priſes, mais cet argent ne ſortant point du Royaume, tout ce qui y entre par là, & que l'on payeroit cherement pendant la Paix, ne coute rien à l'Etat. Il y a lieu de croire qu'elle fera encore plus de priſes la Campagne prochaine, ou qu'elle empêchera les Ennemis de faire paroître aucun de leurs Armateurs, puiſqu'elle aura une groſſe Armée Navale juſtement dans le temps que les ennemis ſeront plus foibles en mer, à cauſe des grandes pertes qu'ils ont fait cette année. On voit par cet Armement que le Roy fait toutes choſes à propos, & qu'il n'oublie rien de tout ce qui peut eſtre utile à l'Etat, ſelon les

conjonctures qui se presentent.

On ne doit pas s'étonner si les affaires de France sont dans un si bon estat, la vive foy du Roy, sa Justice, sa pieté, son travail assidu, sa vie reguliere, ce qu'il fait pour la Religion, les Braves recompensez, les Invalides entretenus, les Pauvres secourus, la valeur & le zele de ses Sujets pour sa gloire, & pour celle de l'Etat; tout cela fait prosperer ses armes, rend son Royaume tranquille, tient sa Cour dans son arrangement ordinaire, & fait qu'on ne s'appercevroit pas qu'il eust tant d'ennemis, si on ne le sçavoit. D'ailleurs jamais moderation n'a paru dans un si haut degré que celle de ce Monarque, on en sera persuadé si on compare sa Declaration de guerre au Duc de Savoye, & sa Lettre au Pape, aux invectives des En-

voyez de Savoye en Suisse & en Hollande. Celuy qui a tort crie pour étourdir & pour éblouïr, & le Prince qui a raison ne rapporte que les faits. Les Hollandois se plaignirent en 1672. de ce que dans sa Declarationde guerre, le Roy ne citoit que la mauvaise satisfaction qu'il avoit d'eux, ils vouloient des injures & estoient fâchez de voir admirer sa moderation, mais ce Monarque ne jugea pas à propos de faire un libelle en rapportant tout ce qu'ils avoient fait contre luy par le Traité de la Triple Alliance, & de marquer leur ingratitude envers le Roy son Pere, le Roy son Ayeul, & envers luy-même; toute l'Europe en estoit instruite, & ce Prince aima mieux faire sentir ses armes, que faire entendre des injures. Il ne répondra que de cette maniere au Duc de Savoye,

ce que ſes Envoyez ont dit en Hollande & en Suiſſe, retombe ſur ce Duc. Le jargon de la Monarchie Univerſelle eſt bien rebatu; ſi le Roy y avoit aſpiré, il n'avoit qu'à continuer la guerre, au lieu qu'il a toujours fait la Paix de bonne foy, & que pour faire connoiſtre qu'il la vouloit toûjours conſerver, il n'avoit ny Troupes, ny fonds ſuffiſans pour la rompre dans le temps qu'on luy a ſuſcité des guerres nouvelles; de ſorte que lors qu'on l'a attaqué, la Victoire a toûjours paru douteuſe pendant la premiere Campagne.

Ce 12. *Avril* 1704.

Les Pieces ſuivantes ont eſté traduites par une perſonne d'eſprit & de naiſſance, l'Original de la premiere eſt imprimé en Portugais, & celuy de la ſeconde eſt imprimé en Eſpagnol.

L'ETAT ECCLESIASTIQUE DU ROYAUME DE PORTUGAL, A SA MAJESTE' PORTUGAISE.

SIRE,

L'Etat Ecclesiastique de ce Royaume estant instruit des Articles concertez entre Vostre Majesté, l'Empereur, & les Puissances d'Angleterre & de Hollande, & ayant pesé avec toute l'attention & toute la reflexion possible les suites qui resultent de la fin principale de ce Traité, & par rapport à Vostre Majesté, & par rapport aux Alliez liguez contre les Couronnes de Castille & de France, cet Etat Ecclesiastique, SIRE, croit qu'il est de son obligation, & d'un devoir indispensable de presenter à Vostre Majesté, par voye de representation, les reflexions courtes & abregées qui suivent.

De tous les Articles de ce Traité, qui sont venus à nostre connoissance, il ne s'en trouve pas un seul qui en faveur de ce Royaume puisse estre fondé sur quelque sorte de justice ou de sureté. Cet Etat les regarde tous comme

un mal pour luy, & il y voit en même temps un mépris pour la Religion, & une tache à l'ancienne gloire de ce Royaume. A l'égard des avantages des Alliez, ils y sont à découvert. On y remarque aisément leur interest & la fin qu'ils se proposent dans leurs chimeres. Ils veulent ouvrir par le Portugal une porte à une guerre intestine & à une destruction civile, par une incendie, dont les cendres seules peuvent nous étouffer. Leurs craintes ne sont pas moins connuës que leurs jalousies. Ils exposent vos Etats, SIRE, pour mettre les leurs en sureté, & dans le risque d'y perir eux-mêmes, ils trouvent le moyen d'en fuïr le danger & de laisser ce Royaume dans la necessité d'appaiser & d'étouffer la flame qu'un vent contraire aura jetté sur luy; de sorte que pour y réüssir, si la chose estoit faisable, on ne pourroit pas éviter de se resoudre à fomenter & à soûtenir une longue & dangereuse guerre.

On dit ordinairement, SIRE, que tout homme qui voit brûler la maison de son voisin, court grand risque pour la sienne. Quelques éloignées que soient les montagnes sur lesquelles s'assemblent & se grossissent les nuës, le Laboureur prudent qui s'en apperçoit, tremble pour luy, & croit toujours que la tempeste le menace & craint qu'elle ne vienne fondre sur sa moisson. Avec combien plus de fondement la doit apprehender celuy qui la voit fondre sur luy-même, & qui sent déja qu'il la hume comme une vapeur. C'est une vraye contrarieté d'événemens que la guerre. C'est une violence opposée à la raison, à la nature, & à la fin principale de l'homme. C'est par elle que se renversent & se détruisent & l'ordre & l'harmonie d'une Republique; qu'on n'obeït plus aux Loix; que le commerce finit;

que les Arts s'oublient ; & que toute culture cesse. Enfin la guerre est si odieuse à la divine Providence, que Dieu ne permit pas que David quoi que juste, entreprit de bâtir son Temple ; parce qu'en faisant la guerre, il avoit fait répandre beaucoup de sang. Un Roy n'a pas moins de gloire de maintenir la paix avec l'épée, que de suivre la victoire les armes à la main.

Les Alliez offrent à Vostre Majesté de donner pour l'entretien de ses Troupes un millon d'écus par an, & deux cens mille écus une fois payez dans le temps de la ratification. Ne peut-on pas les regarder comme des Alchimistes de la Discorde, qui aux dépens de l'or qu'ils prodiguent & qu'ils perdent, nourrissent les fumées de leurs idées creuses, flatant ainsi par des esperances trompeuses les interests des Princes Catholiques, afin que desarmez & affoiblis par des guerres intestines, ces Infidelles puissent faire réüssir la propagation de leurs erreurs. Le succés justifie seul les grands desseins, & l'execution est la pierre de touche des veritables promesses. C'est-là où se découvrent les fondemens d'une vraye sagesse, ou d'une trop grande facilité. On voit tous les jours que les yeux se trompent à l'aspect de beaucoup de choses, qui, pour estre regardées de trop prés ou de trop loin, paroissent grandes & d'une consequence veritable. Cette reflexion fut bien autorisée dans la Bataille qui se donna autrefois entre Paul Æmilius & Persée ; l'un estoit aussi flatté de cette confiance, que l'autre en desesperoit. On fut saisi d'effroy à l'aspect de ce terrible escadron d'Elephans. Ils n'inspiroient que de la terreur de loin, & de prés ils n'inspirerent que du mépris. Un certain homme entesté & prevenu

avec une puissante Flote, de laquelle il restera toûjours sur nos Costes douze Vaisseaux de ligne. On avoit déja fait à Vostre Majesté de pareilles offres, qui n'ont eu aucune execution. Les Portugais ont-ils tort, SIRE, de douter qu'elles ayent tout leur effet presentement? N'ont-ils pas raison du moins de prévoir que les consequences en sont bien plus à craindre? Le Sarrasin Capitaine du Soudan d'Alep alla donner du secours au Caliphe d'Egypte, contre Almeric Roy de Jerusalem. Aprés l'avoir bien deffendu; se trouvant le plus fort avec des Troupes superieures, il ôta le trône & la vie à celuy qu'il estoit venu secourir; & il prit le nom de Soudan à l'honneur de son Maistre. Ne convenoit-il pas mieux au Caliphe d'entretenir une amitié & une correspondance déja bien cimentées avec Almeric, de qui il avoit reçu mille bien-faits des plus considerables, que de luy avoir declaré la guerre, par la seule jalousie mal fondée d'une alliance avec l'Empereur Grec, qu'il se figuroit qu'Almeric ne l'avoit faite que dans la vuë de le déposseder de ses Etats? C'est ainsi que se payent de tels bienfaits; mais aussi c'est ainsi que se punissent de pareilles ingratitudes. C'est un parti bien plus sage & bien moins dangereux pour un Prince moins fort, de terminer à l'amiable ses differens avec le plus puissant, que de tâcher d'en venir à bout avec des Troupes auxiliaires. Celles-cy obéïssent à qui les envoye & à qui les paye. Elles traitent en étrangers ceux qui sont du Pays qu'elles viennent secourir, & la guerre n'est pas plutost finie contre l'Ennemi qu'elles la font à l'Allié. C'est un usage assez établi, que la Puissance superieure ne se soûmet pas à la Loy, ny l'ambition aux interests reciproques. Philippes Roy de Macedoine se répan-

Un bon Politique Espagnol conseille à toutes les Nations de craindre les Troupes auxiliaires, quand le Prince qui les envoye est d'une Religion differente, ou qu'il a quelque droit bien ou mal fondé, sur le Pays où il les envoye. Nous nous trouvons exposez icy à l'un & à l'autre de ces deux dangers. La Religion des Anglois & des Hollandois est toute differente de la nostre, & la prétention du droit est toute visible dans l'Archiduc, dés qu'il prétend à la Couronne de Castille. Ainsi craignons, SIRE, que celuy qui ne raisonnoit qu'en Politique, n'ait parlé en Prophete à nostre égard. Le bon sens prévoit, & la raison devine bien des choses; & il n'y a ny raison ny experience qui persuadent veritablement que l'Archiduc dans ses vuës sur les domaines Castillans, dés qu'il verra sa puissance dans les Champs Lusitains, ne fasse craindre à Vostre Majesté quelque chose d'opposé à ses promesses. Son dessein n'est pas aussi facile à executer que le publient ceux du Nord; & leurs forces réünies aux nostres ne seront pas un secours assez suffisant pour détruire ou pour balancer celuy que donnent au Roy de Castille tant d'Etats qui sont déja sous sa domination. La maniere dont les Alliez exagerent leurs Armées, leurs machines, & leurs millions, ne nous guerit pas de nos justes défiances. Tacite se mocque de ce Verian Capitaine de Neron, de ce que dans la derniere clause de son Testament, il laissa pour chose certaine que s'il avoit vêcu deux années de plus, il auroit laissé à l'Empereur toute l'Angleterre subjuguée. Les Alliez ne manqueront pas de quelque excuse pareille, quand tous nos desseins seront avortez; mais Vostre Majesté peut en prévoir le danger & y remedier, pour ne pas se trouver dans l'occasion sans

pouvoir & sans force. La plus grande science d'un Medecin est de sçavoir proportionner le remede à la maladie ; car si le remede n'est pas suffisant, le soulagement n'en est pas la suite ; & s'il est excessif, il détruit le Malade aussi viste que le mal. C'est ce que prévoit également nostre défiance sur l'execution de ces Traitez. Si les Troupes auxiliaires sont trop nombreuses, le risque de leur autorité tyrannique est tout visible ; si le nombre n'en est pas assez grand, on ne reüssira pas dans la fin qu'on se propose, & il y aura tout à craindre de l'indignation des Puissances offensées. C'est une erreur bien grossiere, SIRE, que celle dont se flattent les Alliez, quand ils se persuadent que les Castillans mécontens de leur Roy Philippe V. ouvriront la porte à ses Ennemis & en même temps à une sedition, dont la cruauté consommera plutost l'Etat entier qu'une domination étrangere ne s'y établisse. Il faut avoüer que c'est une grande entreprise que celle de l'Empereur de prétendre qu'en faveur de son Fils, ces Castillans par un nouveau serment se donneront un autre Maistre. N'accusera-t-on pas d'imprudence, un Prince, qui trompé par des esperances aussi mal-fondées, voudra exposer ses Etats à un évenement aussi douteux, & à un succés aussi incertain? Les Anglois peuvent assez juger par les évenemens de l'année passée, sur les Costes d'Andalousie & de Galice, que les Castillans n'ont pas oublié cette ancienne splendeur de leur fidelité pour leur Prince. Fidelité, il faut l'avoüer, reconnuë & applaudie de toutes les Nations. Les Predicateurs Calvinistes n'ébranlérent pas leur foy : au contraire, ils s'opposérent de toutes leurs forces aux Ennemis de leur Maistre ; & lorsqu'ils ne pûrent les repousser par les armes,

ils

ils aimerent encore mieux les fuïr & abandonner leurs biens que de donner la moindre atteinte à leur fidelité pour leur Roy legitime, reconnu & proclamé tel.

L'Empereur n'a pas de moindres raisons de reconnoistre combien ses prétentions sont vaines & peu agreables au suprême Souverain, de qui dépendent les Trônes & leur possession, lorsqu'il voit dans sa propre maison le feu de la guerre, qu'il a voulu allumer dans celles des autres. Ne se repent-il de rien quand il voit les armes des deux Couronnes victorieuses dans ses propres Etats, sans que tout le pouvoir des siennes, ny les obstacles naturels des montagnes ayent pû arrester le torrent de leurs conquestes, dont le succés n'est qu'une juste suite de l'équité de leurs prétentions. C'est avec un chagrin égal qu'il voit leur progrés en Italie, lors qu'il se flattoit de se rendre maistre de cette belle partie de l'Europe. Il a déja tout lieu de pleurer la perte des Troupes considerables qu'il y a perduës, & de celles qu'il y voit encore exposées tous les jours à des attaques terribles, qui ne leur laissent pour espoir & pour ressource que l'idée douteuse d'une retraite & un chemin dangereux pour s'enfuir. Qu'il reconnoisse ce châtiment visible du Ciel, qu'ont toûjours experimenté les Princes Catholiques qui ont voulu joindre leurs forces à celles des ennemis de l'Eglise; & que ces reflexions, SIRE, servent à Vostre Majesté d'autant d'exemples vivans, pour l'empêcher de prêter l'oreille à tant de croçodiles malicieux, au préjudice de ses Etats, de sa Justice, de sa Religion, & de sa gloire. Un Prince Catholique ne doit pas esperer d'autres suites de l'union qu'il voudra avoir avec les Infidelles. Les haines & les antipaties naissent ordinairement de la diversité des Reli-

ligions. Si la necessité presente les dissimule, le temps ne peut pas manquer de les mettre au jour. C'est pour cela que l'Ecriture nous deffend en plusieurs endroits d'avoir avec eux non-seulement quelque commerce, mais encore de les saluër ; & Dieu n'approuve pas que nous venions à bout de nos desseins par l'entremise de ses ennemis. La memoire lamentable de l'Empire de Constantin détruit par la confederation des Paleologues avec le Turc, en est une preuve trop certaine. Dieu permit la destruction de tout ce lignage, pour en tirer un exemple memorable de son châtiment. Avec huit cent chevaux & mille hommes de pied, les Catholiques vainquirent Don Pedro Roy d'Arragon, qui avoit une Armée de cent mille hommes, avec les Troupes des heretiques Albigeois de France ses Alliez, qu'il avoit joint aux siennes. Il fut tué dans cette Bataille, & Dieu le permit pour servir d'exemple à ceux qui font de semblables alliances.

La Politique qui n'attend rien des secours du Ciel, peut se tromper dans ceux qu'elle ménage ; mais Dieu ne s'y trompe pas. Les excuses apparentes ne sont pas reçuës à son Tribunal ; & dans le cas present Vostre Majesté ne sçauroit rassembler toutes les circonstances qui doivent concourir à une alliance de cette nature pour la rendre licite. Il est bien aisé de juger, que si la Paix doit toûjours estre la fin de la guerre, dans cette occasion la guerre sera un obstacle éternel à la Paix. La Couronne de Castille l'offre presentement cette Paix à Vostre Majesté, & la sollicite auprés d'elle. En usera-t-elle de même, si le succés des armes luy devient avantageux ? Elle sçait les Traitez de Vostre Majesté avec ses Alliez, & elle ne fait

contre nous aucun acte d'hostilité. Nous prenons toutes sortes de mesures pour l'attaquer, & elle n'en prend que pour se deffendre; elle a toute la raison de son côté; n'y a-t-il pas du nôtre un peu de méconte tout au moins? Nous avançons, elle nous attend; en usera-t-elle toûjours avec cette moderation? On sçait bien qu'en bonne Politique un Prince, quand il le peut, doit affoiblir les forces de son Voisin, pour luy estre toûjours superieur & n'en rien craindre; mais le droit divin & naturel s'oppose à des précautions pareilles; & dans le cas present, il en resulte un scandale universel, & un danger visible d'asservir la veritable Religion à l'Erreur de ceux qui la combattent. La communication avec les Heretiques est un venin qui empoisonne, & une vapeur qui seduit l'esprit, & qui le porte à la licence par l'amour de la nouveauté. Dieu reprit par son Prophete Nathan, le Roy Assa, pour avoir eu plus de confiance dans le secours du Roy de Syrie, que dans la protection du Ciel, au sujet de la guerre qu'il avoit contre les Israëlites. Dieu le menaça de plusieurs pertes, & des longues guerres où son Royaume seroit exposé. C'est avec justice qu'à la vûë de ces menaces & de ces punitions, nous devons craindre l'indignation du Ciel, si au mépris de la Religion, Vostre Majesté donne entrée dans ses Etats aux Peuples du Nord, ennemis declarez de la Foy & de l'Eglise: dautant que des indices & des causes naturelles nous frappent déja, comme autant de précurseurs de plus grandes miseres.

Ce Royaume dans le mois de Decembre prochain, se trouvera à la soixante-troisiéme année de sa derniere proclamation, & de la seconde domination de ses Princes

naturels. Ce nombre, SIRE, est fatal & terrible, d'autant qu'il est composé de deux quarrez & solides sept & neuf, dont les influances secrettes ont conduit à leur destruction de grandes Republiques & de puissantes Monarchies. Leur fin & leur changement se comptent dans la plus-part par septenaires & novenaires, dans les années de leur durée, ou dans le nombre de leurs Rois. Neuf regnerent dans la Judée avant la captivité, & le nombre des années qu'ils regnerent fut 187. qui sont 26. septenaires. L'Empire Romain & la Monarchie des Assyriens ont fait connoistre que ce calcul a quelque chose de fatal; & Auguste se réjoüissoit avec ses Amis d'avoir passé sa soixante-troisiéme année, qu'il appelloit la Victoire des Vieillards.

Nous n'avons pas moins à craindre la perte entiere de ce Royaume. La reflexion de Platon est juste, quand il dit que l'avancement ou la destruction de la Republique ne dépend que de l'harmonie ou de la discordance de ses parties. *Ce danger n'est jamais si grand que lors que les Citoyens viennent à perdre cette union & cet accord qui se trouvoit dans leurs usages & dans leurs mœurs. Le genie martial des Portugais se trouve rallenti par une oisiveté de plus de trente-cinq années. L'habitude que la Nation s'est faite de vivre dans les plaisirs & dans les delices par l'abondance & la varieté des biens & des richesses qui luy viennent du Bresil & des Indes, la mettroit bientost, s'il falloit y renoncer tout d'un coup, dans l'estat que Polybe reprochoit à des Peuples d'Arcadie, qui du moment qu'ils renoncerent au goust & à l'usage qu'ils s'estoient fait pour la Musique, où leur inclination les portoit naturellement, ne songerent qu'à faire entre-eux des seditions; & se jette-*

rent dans des guerres civiles, qui les porterent à se déchirer eux-mêmes par toutes sortes d'inhumanitez. La Musique est si puissante pour adoucir les naturels, que les François, que l'Empereur Julien appelloit les Contens Barbares, *se rendirent par l'usage des concerts le Peuple de la terre le plus poli, & le plus agreable. Ainsi, que nos Portugais,* SIRE, *puissent s'entretenir dans cetre harmonie du repos & des plaisirs dont ils joüissent; & qu'ils conservent en même temps l'amitié des Castillans leurs voisins par leur proximité, leurs associez par la même Religion; & nous ne craindrons rien des menaces & des entreprises du Nord, que l'hyver seul peut refroidir luy-même, pourvû que Vostre Majesté ne demande pas des secours aussi indignes. L'Ecriture nous fournit un exemple éclatant de la confiance la plus juste contre nos ennemis dans ce qui arriva au Roy Amasias, qui pour avoir obeï aux Commandemens de Dieu & pour avoir licentié une Armée d'Infidelles, qu'il avoit levée, sans en connoistre le danger, & sans trop d'attention à ses interests, remporta une pleine Victoire sur ses ennemis. Les Alliez cherchent à imposer à Vostre Majesté par les offres apparentes d'étendre ses domaines jusques aux plus reculez confins de l'ancienne Lusitanie, conformement aux Traitez entre la Castille & le Portugal. A l'égard des Indes quand l'execution de ces promesses n'auroit pas toutes les difficultez & les impossibilitez même que nous avons déja examinées; les exemples que nous venons de citer doivent suffire à Vostre Majesté, pour l'obliger à se contenter des Etats dont elle a herité. Le memorable Roy Don Sebastien, dans les conquestes qu'il entreprit en Afrique, mieux conduit par son grand cœur que par son Conseil,*

a laissé écrit de son sang, & a gravé sur les sables de ces differentes Costes cette importante instruction. Les Abeilles n'aiment pas que leur Roy ait des armes, de peur que pour paroistre belliqueux, il ne s'éloigne du gouvernement de sa propre Republique pour en conduire d'étrangeres. *Un Prince ne doit pas aisément ceder au penchant d'inquieter ses voisins, par une guerre qui peut avoir ses risques, sur tout quand celuy qu'il veut attaquer est puissant & par luy-même & par ses AlliéZ. L'employ le plus juste d'un Prince est de maintenir la Paix dans ses Etats, afin qu'avec une abondance de vivres, un tresor bien entretenu, des Milices bien reglées, & des armes toûjours en estat, les voisins sages le regardent avec respect, & les temeraires se repentent d'avoir entrepris quelque chose contre luy.*

Parmi tant d'autres conseils qu'Auguste laissa à ses Successeurs; un de meilleurs fut qu'ils renfermassent dans de certaines limites l'étenduë de l'Empire Romain; & quoy que Tacite ait douté s'il s'en avisa par une juste crainte, ou par une envie naturelle de la gloire que pourroient acquerir Tibere & ses Successeurs, à la diminution de la sienne; la plusspart des gens croyent que ce ne fust dans l'Empereur Auguste qu'un effet de sa sagesse & de sa prudence, connoissant fort bien à combien de dangers s'expose un Prince qui ne songe qu'à se rendre maistre des domaines étrangers: d'autant plus que ce Prince regardoit la Paix, comme le moyen le plus sûr de conserver l'éclat de l'Empire. C'est dans cette vûë qu'il se lia d'amitié avec les Rois étrangers; & qu'il ménagea, comme dit Suetone, une espece de parenté avec eux, les appellant le soûtien de l'Empire, & donnant avec un soin particulier des vrais secours aux Prin-

ces qui n'estoient pas en âge, ou en estat de regner.

C'est dans cette Paix, SIRE, que Vostre Majesté trouvera une abondance plus complette, une sureté plus heureuse, & des avantagess plus certains, que ceux que les Alliez luy offrent. Pour n'en point douter il n'y a qu'à demander à ces Sectateurs du Nord en qu'elles occasions ils ont donné des secours heureux. Que la Castille dise elle-même s'ils luy est revenu que des préjudices dans les guerres precedentes, d'avoir employé à sa deffense les armes de tels Alliez. Quels tresors ne luy ont pas consommé leurs Armées paresseuses, & leurs Troupes inutiles? Quelle reconnoissance a-t-elle trouvé en eux depuis la Paix de Riswik, que l'alliance qu'ils faisoient avec la France pour diminuer la puissance de la Castille par le Traité de Partage? Comment donc ces infidelles Machiavelistes peuvent-ils prétendre, qu'une conduite aussi connuë, n'ait pas assez de force pour détromper Vostre Majesté sur leurs offres specieuses, par la lumiere qui éclaire & qui fait voir toute la fausseté de leurs promesses. Ils n'en usent ainsi avec Vostre Majesté que pour profiter pour eux des premieres occasions qu'ils auront de faire la Paix avec les deux Couronnes. Ne se trouvera-t-il pas quelque Mecenas qui dise à Vostre Majesté, ce que celuy de Rome disoit à Auguste : Quel mépris de la terre ne merite pas celuy qui méprise le ciel? *Que Vostre Majesté ne se persuade pas que le mariage qu'on luy propose soit un motif suffisant pour passer par dessus toutes ces difficultez. On sçait bien que de pareilles alliances ne lient que bien foiblement les interests des Princes.*

C'est-là, SIRE, ce qui s'offre pour le present à l'Etat

Ecclesiastique, pour estre representé à Vostre Majesté; avec quelques reflexions serieuses sur ce qu'avancent les Alliez, & sur les inconveniens qui se presentent à l'execution de ce qu'ils promettent. Ce sont des reflexions, SIRE, que Vostre Majesté est suppliée de faire elle-même, pesant avec attention des difficultez aussi grandes, pour prendre un party juste & convenable à des Sujets aussi fidelles, & à la profession si autorisée de bon Catholique; qui est le motif qui a déterminé l'Etat Ecclesiastique à representer à Vostre Majesté le contenu dans ce Memoire.



EXTRAIT D'UN IMPRIMÉ
EN LANGUE ESPAGNOLE.

C'est une réponse d'un Casuiste de Salamanque à un Directeur qui le consulte sur la maniere dont il doit se conduire au Tribunal de la Penitence, avec ceux qu'il pourra trouver disposez à favoriser l'Archiduc.

VOUS me consultez, Monsieur, sur la maniere, dont vous devez vous comporter dans le ministere de la Confession, avec ceux que vous reconnoitrez attachez au parti d'Allemagne, s'il s'en trouve quelqu'un, & si vous pourrez sans scrupule, & sans interesser vôtre conscience, leur permettre, non seulement de voir avec quelque plaisir les succés des ennemis, & nos desavantages; mais encore de les desirer; & même d'y contribuer, si ce n'est par des actions, du moins de parole, ou par écrit.

Il suffiroit pour toute réponse, de vous dire, que l'ignorance ou la passion de quelque particulier ne peuvent pas estre citées pour raisons opposées à nostre vray Roy Philippe V. que Dieu garde, & que son droit est prouvé & decidé par les plus sçavantes plumes de nôtre Espagne, & autorisé par le Testament que fit avec tant de sagesse, nôtre tres-pieux Monarque Charles II. que Dieu ait en gloire, dont il pesa à loisir les dispositions à la balance de la Justice, & qu'il signa en bon & sage Roy avant que de mourir; aprés avoir consulté les plus habiles gens de

l'Europe & le ſuprême Oracle de l'Egliſe. A quoy n'ajoûte pas une mediocre autorité l'approbation viſible de la Majeſté Divine, qui ſe découvre aſſés dans les ſuites de nôtre bonheur, & dans les ſuccés plus que prodigieux, & dans les frequentes victoires, dont nous avons joüy pendant les trois années du Gouvernement de nôtre maître legitime. Tout le monde ſçait que ce ſont là les langues viſibles, dont Dieu ſe ſert pour autoriſer ce qu'il veut, & ce qu'il trouve juſte; mais comme un champ auſſi vaſte me meneroit plus loin que je ne me ſuis propoſé; & que pour tirer de leurs tenebres les plus ſombres, ceux que la paſſion, ou quelque bas intereſt pourroient jetter dans une nuit auſſi obſcure, il ne faut pas moins que la clarté lumineuſe d'une doctrine ſaine & indubitable; je n'apuïeray icy ma deciſion que ſur des raiſons qui n'admettront ny doute, ny contrainte, & que la malice la plus paſſionnée ne pourra ny détruire, ny rejetter; & cela d'un ſtile convenable au ſujet, & à la fin que nous devons nous propoſer. Je vay donc m'expliquer ſi clairement, & je me rendray ſi intelligible, que le plus ignorant pourra m'entendre, & que le moins inſtruit n'aura point d'excuſe à me donner.

Et afin que dans tout ce que je diray on ne puiſſe pas me ſoupçonner de donner quelque choſe à la flaterie ou à la paſſion, mais qu'on ſoit perſuadé que le ſeul zele pour la Monarchie & pour la Religion me fait parler; je fais icy une proteſtation, que je pourrois autoriſer par un ſerment, qui eſt, que ſi les raiſons convaincantes qui parlent en faveur de nôtre Philippe V. au plus grand bien de la Religion & de la Monarchie favoriſoient de même l'Ar-

chiduc, je parlerois ouvertement contre l'autre en faveur de celuy-cy, & j'exciterois de toutes mes forces le cœur & la gloire de nos Espagnols pour les porter à s'opposer à ses progrés. J'ajoute encore que l'obligation où me met ce motif, est si precise, que si me trouvant aussi instruit & éclairé que je le suis sur ces matieres, je ne communiquois pas mon peu de lumieres aux autres dans cette veuë, je pecherois mortellement. Qu'on juge aprés cela si la flaterie ou la passion me font parler.

Dans cette supposition, qui peut estre utile, & que je crois necessaire pour donner une meilleure methode à ma decision ; je répons d'abord à la derniere partie de cette consultation : Et je dis, que de cooperer, ou de contribuer quelque chose, à ce que le Parricide d'Allemagne se fortifie & se conserve, afin que l'Archiduc vienne regner en Espagne. Tantôt supposant de Nouvelles en sa faveur, tantôt les recitant & les declarant vrayes dans cette vûë, & de maniere qu'elles y contribuent, tantôt offrant des recompenses, ou en faisant esperer pour fortifier son parti, ou pour y en attirer d'autres, ou pour les y conserver, est un peché tres-grief contre la justice, contre la charité, & contre la Religion, sans que cette idée admette aucune mediocrité de matiere ; & qu'on peut dire avec verité de celuy qui le feroit, qu'il est un parjure, un injuste, & en certaine maniere un parricide, un scandaleux, & un homme suspect à la foy, dans le sens, & de la maniere qu'il est permis à un Theologien de le qualifier ; & qu'ainsi la Justice devroit le châtier rigoureusement comme ennemi de la paix, du repos public, & de la patrie, & même exciter le peuple contre luy,

& éviter sa frequentation perverse, avec plus de soin, que s'il avoit quelque mal contagieux capable d'infecter tout le monde.

Je dis que c'est un peché tres-grief contre la justice, & quoy qu'il me fut bien aisé de prouver par les raisons les plus solides, que c'eût esté un grand peché avant le Testament du feu Roy, pour ne pas sortir de mon sujet, je me renferme à decider, que ce seroit un grand peché, aprés que ce Testament a esté reçû & publié, méme avant que nôtre Monarque ait esté appellé, qu'il ait esté mis en possession, & qu'il ait reçû les sermens de fidelité. La raison en est evidente, & elle conclut d'elle-méme. Personne ne peut douter que l'acceptation de ce Testament ne soit une interpretation bien claire de l'établissemënt & de la loy de la renonciation que firent, en épousant les ainez de la Maison de France, les Filles de nos Rois que nôtre Grand Philippe a pour Ayeules. Ce qui prouve & conclut evidemment, que non seulement il n'étoit pas exclus du droit de pretendre à l'heritage, mais qu'il avoit un droit naturel & legitime sur la Couronne, & que s'il y avoit quelque chose, de quoy on ne convient pas, qui s'opposast à ce droit naturel, toutes ces sortes de pretenduës oppositions estoient levées par les dispositions du feu Roy, & par l'acceptation de tous les Sujets. Personne ne peut douter que cette acceptation, où ont concouru tous les Conseils du Royaume, qui composent le corps entier de la Monarchie, ne soit comme une de ces Sentences justes & definitives que donne en dernier ressort sur un procés le Conseil suprême de Castille, ou tel autre Tribunal souverain du Royaume. De pareilles Sentences declarent le droit du Plaideur,

& on peut dire qu'elles le luy donnent, quand bien même il ne l'auroit pas. Or comme celuy qui agiroit contre le droit declaré par de tels Arrests, même avant la possession, feroit un peché d'injustice, en feroit-il un moindre d'agir, ou de desirer quelque chose contre cette acceptation.

Je vais confirmer & expliquer un peu mieux ce sentiment, les loix doivent s'observer selon l'intention de celuy qui les impose; or cette acceptation ayant declaré qu'elle estoit celle de cette Monarchie sur la loy de la renonciation; & le feu Roy, & tout le Royaume s'en estant expliquez, & ayant decidé que leur intention n'etoit pas que nôtre grand Philippe en fut exclus, ne demeure-t-il pas en vertu d'une Declaration aussi juridique, & aussi generale, reconnu & constitué heritier legitime de la Couronne? Et cela dans la supposition même que la pretention ne fût pas incontestable, & que son droit pût avoir quelque chose de douteux; & quand cette interpretation, & cette acceptation generale ne porteroient pas avec elles-mêmes cette approbation qui leur est dûë; ne suffiroit-il pas de citer cette Sentence d'Aristote, qui dit, les Loix ne doivent pas s'interpreter à la lettre: mais dans le sens qui convient le plus à la Republique. *C'est encore une maxime de toutes les Nations bien policées, qu'une interpretation contraire au bien public, ne doit être ny suivie, ny reçûë; & qu'une loy perd son autorité quand la fin n'en subsiste plus. Tout cela conclut parfaitement, comment la fin de la renonciation ne cesseroit-elle pas à la vûë de tant d'avantages qui nous reviennent de cette acceptation. Pour en bien juger, il n'y a qu'à raisonner sur l'état où seroit à present l'Espagne, en la comparant à l'état où elle estoit dans*

le temps où elle apprehendoit que S. M. T. C. n'acceptast pas le Testament. Il ne sert de rien de citer, qu'il y a des Monarchies, dans lesquelles cette loy de renonciation ne s'explique pas de même, puisque les loix qui nous reglent icy ne sont pas les loix étrangeres ; mais nos propres loix, & dans le sens qu'elles sont, & declarées, & reçûës parmi nous. Cette regle n'a point d'exception, & les Ecclesiastiques, & les Religieux n'en sont pas plus exempts que les autres.

J'ay dit, que ce seroit un peché d'injustice bien grief aprés que le Testament a esté accepté, & mesme avant que nostre digne Monarque ait esté appellé & reçû ; afin qu'on infere de là avec combien plus de raison on peut decider que le peché seroit manifeste, si l'on s'y opposoit de quelque maniere que ce soit aprés la proclamation generale, & aprés le serment de tous les Peuples & l'applaudissement universel de toute la Monarchie. Il n'est pas surprenant que j'aye ajoûté que celui qui y contreviendroit seroit non seulement injuste, parjure, traître à la Republique & à la Majesté humaine, manquant à son serment & à la foy & hommage, mais encore à la Divine, violant son serment.

J'ay dit encore, qu'on ne pouvoit pas alleguer sur ce point la mediocrité de la matiere ; *Premierement parce que lorsqu'une action, pour legere qu'elle soit, a pour objet ou pour fin une chose grievement mauvaise, la mediocrité n'en excuse point la faute. Ainsi si quelqu'un dans ces Royaumes estoient assez malheureux pour souhaiter qu'un autre Maistre y vint regner, ce seroit une injustice des plus griéves, & on commettroit un peché dont rien ne pourroit*

diminuer l'énormité. La ſeconde raiſon pour laquelle ce peché ne pourroit jamais eſtre leger, en faiſant méſme une preſciſion de l'intention, c'eſt qu'un pareil mal entraine avec lui le danger, qu'il ne devienne plus grand, & que le communiquant à d'autres il ne produiſe des malheurs toûjours plus grands. Qui eſt-ce qui oſeroit avancer que ce ſeroit choſe de peu de conſequence, que d'introduire un peſtiferé dans une Ville, ou de mettre le feu à un petit arbre d'une grande Foreſt dans le danger de l'expoſer à eſtre brûlée toute entiere?

La queſtion ne ſe reduit plus qu'à ſçavoir, ſi ce peché ſeroit contre la Charité & contre la Religion, & ſi celui qui le commettroit ſeroit un ſcandaleux, un parricide & un homme d'une foy ſuſpecte; *& ſur cela je declare que non ſeulement ce peché ſuppoſeroit toutes ces mechancetez, mais encore toutes celles preſque qui ſont imaginables. La raiſon en eſt, que dans la conjoncture préſente on ne pouroit pas contribuer à introduire l'Archiduc dans l'Eſpagne, ſans participer à une infinité de malheurs qui ſeroient moralement inévitables, ſi ſes Alliez lui pouvoient fournir des forces ſuperieures à celles des deux Couronnes. En ce cas là on pourroit craindre la ruïne & la deſolation de la Monarchie, la diviſion de ſes Royaumes & de ſes Domaines, l'uſurpation de ſes biens, l'eſclavage de ſes Sujets, le violement des Vierges, des Religieuſes & des femmes mariées, le maſſacre des enfans & la mort de leurs peres, de leurs parens, & de leurs amis, la profanation des Temples, le mépris & la deriſion des Images ſacrées, ſans en excepter celles de la Reine des Anges, qui nous ſont en ſi grande veneration. Le tres-Auguſte Sacrement*

des Autels ne seroit pas plus respecté par des Ennemis qui ne le seroient pas moins de nostre Foy que de nostre Patrie. Ajoûtons à tous ces desordres affreux la perversion des mœurs, la propagation de l'heresie & l'abandon de la Religion Catholique, & ce seroit autant de malheurs dont ceux mesme qui en auroient esté la cause n'auroient pas pû se garantir. Qui est-ce qui peut compter d'estre à couvert des atteintes de la guerre & de l'heresie, dés que l'une & l'autre d'intelligence, inondent un Pays?

Je sçay que dans une guerre juste il peut estre permis d'appeller des heretiques à son secours; mais je n'ay pas encore trouvé de Casüiste qui ne décide que c'est un peché dés qu'il y a quelque danger visible d'un accroissement de l'heresie & d'un préjudice de la Religion. Ce ne seroit pas seulement pour nous un danger apparant, mais une certitude morale.

Mais sans aller si loin, l'Archiduc pourroit-il estre introduit en Espagne que cette Monarchie ne devint le Theatre sanglant des deux puissantes Armées de France & d'Allemagne. Celle-là ne redoubleroit-elle pas ses forces contre celle-cy? N'en serions-nous pas nous-mesmes les Victimes? Ne sçavons-nous pas ce qu'il nous en coûte? Avons-nous pû resister dans les guerres passées aux puissantes Armées de la France? Aprés une trahison, si les Espagnols pouvoient en estre capables, pourrions-nous retenir les François sur nos Frontieres, les empêcher de penetrer dans nos Etats, & opposer à leurs troupes nombreuses des secours toûjours nouveaux? D'où & par où nous viendroient-ils ces secours? Seroit-il bien facile à l'Empereur de nous en envoyer d'assez considerables? Et

les

les Alliez aprés tant de pertes seroient-ils toûjours en état & en intention de lui en fournir? N'est-il pas visible que tous nos Royaumes voisins seroient la conqueste des François, comme l'ont esté nos Places & nos Postes éloignez: & conserverions-nous, comme à present, nostre liberté, nostre repos & nos privileges? il n'y a pas à craindre que dans une Nation qui se picque d'autant de gloire, de vertu & de fidelité que la nôtre, Il y ait des gens dignes de quelque attention, qui puissent oublier à ce point leurs principes & ceux de leurs peres: Il n'y en a pas d'assez fols pour se persuader que l'Espagne veüille recevoir un Roy des propres mains de ceux qui lui sont odieux par eux-mesmes, & il y en a encore moins qui soient capables de trahir leur Maistre, de renoncer à leurs premiers devoirs, de pervertir leur Religion, & de mépriser les plus grands reproches de leur conscience & de s'attacher sans autre reflexion au projet chimerique de faire passer sur la teste de l'Archiduc la Couronne que nostre Auguste Philippe porte si dignement sur la sienne, & d'ouvrir à celui-là toutes les portes pour le conduire au Trône, sans que chaque pas qu'il feroit pour y arriver coûtât à l'Espagne des fleuves de sang, & sans que les dignes Espagnols donnent le leur jusqu'à la derniere goutte pour leur Roy & pour leur Religion. Ce sont là leurs veritables sentimens, & si par un malheur & par un oubli du Ciel & de la terre, ils en avoient eu d'autres, que leur en seroit-il arrivé que la perte de leur liberté, de leur bien & de leur vie, & tous les malheurs qui suivent une défaite entiere des sujets, & une victoire complete de leur Vainqueur?

A l'égard du renversement de la Religion, qui est-ce qui

ignore que l'Archiduc ne s'obstine dans ses prétentions chimeriques, que sur l'assistance des Anglois & des Hollandois, tous peuples infectez & abreuvez de differentes heresies, tous ennemis declarez de la Religion, de l'Eglise & des Catholiques. Qu'on ne dise pas qu'un grand nombre d'Allemans suivront ce Prince, ce n'est là qu'un leurre & une supposition qui ne sçauroit persuader. L'Empereur a un assez grand besoin de ses troupes où il est, & il n'est pas en état d'en envoyer dans l'Italie où son armée s'affoiblit tous les jours. D'ailleurs ces Allemans qui viendroient en Espagne seroient-ils tous Catholiques? Leur Pays n'est-il pas infecté des mesmes erreurs qui nous rendent odieux les heretiques de Hollande & d'Angleterre? Que nous en reviendroit-il donc, qu'une contagion qui par leur commerce & par leur union avec nous, se communiqueroit à nos mœurs & à nos usages? Nostre Foy en seroit ébranlée, nostre Religion combatuë, nos ames écartées du chemin du salut, & nous en proye à tous les malheurs que je viens de citer. Les Histoires sont remplies de ces exemples effrayans; ces mesmes Heretiques d'Allemagne n'ont-ils pas exercé leurs fureurs sur les Images les plus saintes dans le sein mesme de leurs Pays? N'avons-nous pas esté témoins de leur frenesie & de leur impieté dans le peu de temps qu'ils ont esté sur les Costes d'Andalousie? Les infections de leurs heresies ne se sont-elles pas donné un libre cours à la Redondela & au Port sainte Marie? Ne sçavons-nous pas qu'à Vienne mesme ils ont porté leurs attentats sacrileges sur l'Adorable saint Sacrement, sans que leur impieté ait esté chatiée d'aucune punition? Ne nous écrit-on pas de Naples que par la frenesie de quelques heretiques Alle-

mans qui s'y estoient glissez. On a trouvé un matin les ruës jonchées d'Images mutilées ? Voudrions-nous estre les témoins de ces sortes de spectacles, & nostre Foy toujours pure pourroit-elle voir, sans punition, ce mépris public & cette prophanation de ce que nous avons de plus respectable & de plus sacré.

N'ay-je pas raison aprés cela de decider, que celuy qui seroit assés indigne, pour contribuer à faire entrer dans nos Etats des maux de cette nature seroit un scandaleux, *puis qu'il seroit la cause de tant de malheur & de tant de pertes du corps & de l'ame ?* Qu'il seroit un parricide ; *puis qu'il conspireroit par là contre la vie de sa patrie & de son Prince qu'il doit preferer à la sienne, & à celle de ses parens.* Qu'il seroit suspect à la foy, puis qu'il preferoit sa passion à la Religion ; & qu'il seroit enfin seditieux, un ennemy commun digne d'un châtiment exemplaire, & qu'il meriteroit que tous les Peuples se jettassent sur luy pour l'en punir. *J'ajoûte qu'il ne meriteroit pas de vivre parmi les hommes, puis qu'il ne seroit pas homme lui-même, mais une beste feroce, un Tigre, un Monstre que la terre devroit engloutir. Je ne me persuaderai jamais qu'un Catholique né en Espagne trempe de sa vie dans de pareils desseins, mais si quelque denaturé en estoit capable, je m'étonnerois que la terre ne convertit pas en armes contre luy tout ce qu'elle a de pierres, que le Ciel ne le foudroyast pas de ses carreaux, & que l'Enfer ne lui ouvrit pas ses abismes. Je ne m'étonnerois pas moins qu'il y eût des Catholiques qui pussent fomenter des mechancetez aussi execrables, & des Theologiens qui voulussent les appuyer. La tranquilité dans laquelle nous nous tenons, montre assez que nous ne*

craignons pas qu'il y ait parmi nous des ſcelerats pareils. Si on en avoit le moindre ſoupçon, on verroit crier les Peuples à haute voix, & demander juſtice au Ciel & à la Terre. On verroit les Eccleſiaſtiques, les Religieux, & ſur tout les Prelats chargez du ſoin de maintenir la Religion dans ſa pureté, ſe revétir tous de Sacs & de Cilices, couvrir leurs têtes de cendres, & dans une penitence publique, crier par les ruës, animer les fidelles, obliger le Ciel à nous proteger, & exciter les vrais Catoliques à s'oppoſer au prix de tout leur ſang, à l'entrée de qui nous menace de tant de malheurs temporels & ſpirituels. *Je n'en parle pas ainſi, par raport à nos Eſpagnols. Je leur rends plus de juſtice, & je ſçay qu'en cas pareil, ils ne ſe contenteroient pas d'aller de la ſorte par les chemins & par les ruës, ils iroient tous en foule ſur nos frontieres, & ils feroient avec plaiſir de leurs corps une barriere à l'ennemi pour lui en rendre le paſſage inacceſſible. La ſeule choſe qui me ſurprendroit d'eux, & qui ne me ſcandaliſeroit pas moins, ce ſeroit, connoiſſant leur fidelité, & leur zele au point que je les connois, ſi cet ennemi paroiſſoit, que je ne les viſſe pas tous ardens à la deffenſe, courir tous, juſques aux femmes même, les armes à la main, lui fermer toute entrée, & prodiguer leurs biens & leurs forces pour leur Prince, & pour leur Religion, ayant toûjours ce grand Prince devant les yeux,* Principiis obſta. *Axiome important dans la ſituation preſente, & dans une guerre qui n'eſt pas entre des Catholiques, mais contre les ennemis de l'Egliſe, contre leſquels c'eſt un vrai bonheur de repandre ſon ſang.*

Si l'Archiduc raiſonnoit dans tous ces principes, il

quitteroit un dessein inutile, quand bien même sa pretention pourroit être fondée, à combien plus forte raison, à la vûë de tant de malheurs, ne se departiroit-il pas d'un projet chimerique, qui n'est établi sur aucun droit valable, & où il ne sçauroit faire une juste guerre qui ne soit injuste.

Mais que deviendrons-nous tous, si le Turc profitant de la division que cette pretention mal fondée a repandu dans le reste de l'Europe, deguisoit ses desseins, & faisoit des irruptions dans l'Allemagne & dans les autres Etats, pendant que leurs forces seroient occupées à détruire nôtre Espagne? Qu'elles seroient les ressources de l'Eglise, quand les Heretiques d'un côté, & les Mahometans de l'autre attaqueroient ses enfans legitimes, & l'attaqueroient dans les lieux de sa plus constante domination? Le Turc ne joüit-il pas du moins du plaisir de voir que nous consumons nos forces contre nous-mêmes, & que nous nous mettons hors d'état de pouvoir les employer contre luy.

Je viens à la seconde partie de cette consultation dans l'ordre que je me suis prescrit; Et je dis, que ce seroit un peché grief, sans avoir égard à la diminution de la matiere, que de contribuer de quelque chose, ou de voir avec quelque complaisance, & avec connoissance de cause, que l'Archiduc fut couronné dans aucune partie de cette Monarchie; *Et voicy comme je le prouve.*

Premierement, il nous est si peu permis de nous employer à faire passer la possession de cette Couronne à un autre; que nous pecherions mortellement, si nous ne voulions pas nous employer de toutes nos forces à y conserver celuy que Dieu par sa grande misericorde nous a donné pour Maître Souverain, & pour unique Monarque,

y eſtant tenus par nôtre ſerment, par ſon droit reconnu & autoriſé, & par tant d'autres tîtres que j'obmets icy; & par conſequent quiconque ne voudroit pas s'acquiter de ſon devoir ſur les choſes qui dependent de luy, chargeroit ſa conſcience de tous les malheurs où il auroit quelque part.

En ſecond lieu on eſt reſponſable du ſcandale toutes les fois que l'on donne aux autres un mauvais exemple, qui les porte à produire, ou à cauſer de grands maux; à plus forte raiſon, quand de deſſein premedité, & avec beaucoup de ſoin on les exciteroit à la revolte, à la ſedition, & à des guerres Civiles.

En troiſiéme lieu, quiconque auroit quelque connoiſſance de quelque operation, du moins importante, ou de quelque projet particulier, par raport à cette fin, & pour faciliter cette entrée à l'Archiduc, ſeroit dans une obligation indiſpenſable d'y oppoſer tous les moyens qu'il auroit en main, ou du moins d'en rendre compte, & d'en avertir ceux qui pourroient y apporter un remede convenable. Et cela, quand bien même celuy qui ſeroit le traitre, ſeroit ſon meilleur amy, ſon frere, ou ſon propre pere, d'autant que le bien public, & la conſervation du Prince doivent l'emporter ſur tous les autres intereſts particuliers, & il n'y a ny ſecret ny ſerment qui en diſpenſe, puiſque tout ſerment & tout ſecret portent naturellement avec eux cette exception. Et combien à plus forte raiſon le doit-on quand il s'agit de la défenſe de la foy, & de la conſervation de la Religion Catholique.

En quatriéme lieu, quiconque a cauſé à ſon prochain de grands dommages, eſt obligé de les reparer, & d'en arrêter le cours, ſoit en détrompant les uns, ſoit en perſuadant le contraire aux autres, ou de telle autre maniere que l'or-

donnera le Confeſſeur ſage & deſintereſſé, par raport aux circonſtances ; & cela ſans que le Penitent puiſſe recevoir l'abſolution, à moins qu'il ne donne ſa parole, & qu'il ne l'engage de s'en acquitter quand il le pourra.

A l'égard du peu de matiere, comment pourroit-on par là, excuſer la grieveté du peché dans le fait en queſtion? N'eſt-il pas viſible que toutes les circonſtances en ſont énormes ; & toutes les ſuites pernitieuſes ? Encore une fois, je ne ſçaurois me figurer qu'il y ait parmi nous des traitres, mais s'il y avoit eu par hazard des gens qui par indiſcretion ou par quelque mécontentement particulier euſſent dit, écrit, ou fait entendre que l'Archiduc, en arrivant en Eſpagne, y trouveroit des Partiſans, comme nos ennemis meſme le publient, ceux qui auroient eſté capables de cette ſuppoſition & de cette mechanceté, ne ſeroient-ils pas reſponſables de toutes les ſuites du voyage de l'Archiduc. Beaucoup de gens ſe figurent que ſans une eſperance pareille il ne ſe ſeroit jamais mis en chemin pour une entrepriſe auſſi temeraire, & auſſi hardie ; & nos ennemis qui l'accompagnent & qui le ſuivent, ne perſuadent-ils pas que de mal intentionnez qui ſont en dedans, ou au dehors de la Monarchie ont ſurpris leur credulité, & ſi c'eſt ſur de pareilles ſuppoſitions qu'ils entreprennent un pareil voyage, & qu'ils veulent executer une pareille entrepriſe ; ceux qui auroient fait de pareilles ſuppoſitions ne ſeroient-ils pas reſponſables de tous les maux qui pourront en provenir? Et ceux qui parlant aux uns & aux autres les diſpoſeroient à favoriſer les Heretiques ou à les ſeconder, ne ſeroient-ils pas complices de tous les malheurs que l'Archiduc & ſes Alliez pourroient cauſer à l'Eſpagne ? Y aura-t-il des Theologiens

ou assez ignorans , ou d'une morale assez relâchée pour oser soutenir qu'autrefois dans cette mesme Espagne le malheureux Comte Don Julian *ait pû legitimement, quoiqu'il n'eut d'autre motifs que celui de chercher son honneur, exciter une guerre intestine par l'entremise mesme d'une Armée Catholique , sçachant bien certainement que par là il y donnoit entrée à celles des Mores. C'est ce que toute bonne morale a condamné, & que toute saine Doctrine condamnera toujours. Trouvera-t-on quelque chose de plus plausible du costé de la Religion dans le projet de l'Archiduc , quand il fait tous ses efforts pour introduire en Espagne une armée d'Heretiques ? Toute la difference que j'y trouve, par rapport à la Religion & à nous, c'est que les Mores ne nous haïssent pas tant que ces Heretiques, qu'ils sont moins appliquez à détruire nostre sainte Religion pour répandre par tout des erreurs pernitieuses,& que leur aversion & leur mépris pour les Images sacrées, & principalement pour l'Auguste Sacrement de l'Autel,sont d'une bien moindre violence; on voit par là quelles en seroient les suites. Il y a encore cette difference entre cet infortuné Comte & l'Archiduc , que celui-là n'avoit point d'exemple anterieur qui pût luy faire voir à découvert de quels maux il alloit estre la cause ; & que celui-cy ne peut pas douter de tous ceux qu'il va causer par l'épreuve terrible que nous avons déja faite de l'impieté & de la profanation de ces mesmes Heretiques, & cela dans un temps où ils ne venoient, disoient-ils, sur nos Costes que pour nous secourir, & nous favoriser en bons Amis ; si leur amitié pretenduë a produit de si terribles effets , à quoi ne devons-nous pas nous attendre de leur haine declarée. C'est à nous à*

profiter

profiter de la reflexion & de l'experience.

Quelle regle de morale peut donc mettre à couvert la conscience & la Religion de l'Archiduc dans son entreprise temeraire? Est-ce la vaine pretention d'un droit qui détruit nos loix, & qui n'est establi sur aucun principe? Est-ce parce qu'on luy refuse ce qu'il desire, & qui ne lui est pas dû? Est-ce parce que le feu Roy, la Jouinte, nos Conseils, nos Loix, nos Villes, & nos Peuples ont establi & decidé ce qui est le plus juste, & ce qui nous convient le mieux? Est-ce enfin parce que le Ciel & la Terre en decident en faveur d'un autre, que les droits du Sang ont appellé au trône, que les regles de la justice y ont conduit, que l'amour des Peuples y a reçû, & que leur bonheur y applaudit.

Ne me dira-t-on pas que ce changement convient à la Monarchie? Ne me supposera-t-on pas, qu'il y a des Mécontens qui ne s'accommodent pas du Gouvernement present? Est-ce une raison pour changer de Maistre? Si cette supposition avoit lieu, toute sedition, & toute guerre civile seroit permise. Qui seroit assez temeraire pour l'avancer? Il seroit aisé à l'Archiduc de se detromper sur cette idée pour ne pas s'y meprendre, il n'a qu'à comparer ce qu'on fait pour lui qui veut regner, avec ce qu'on a fait pour celui qui regne. Ce paralelle suffiroit pour le detromper, mais il compte sur le succés des imprimez qu'il a déja fait distribuer icy, & sur ceux qu'il pretent encore y repandre. Quel fruit ont eu les uns, & quel bien attent-il des autres? Croit-il les Espagnols si legers & aussi peu instruits? Il ne les estime pas autant qu'ils le meritent, & l'injustice qu'il leur fait paroît assez dans le projet où il s'obstine de les vouloir gouverner malgré eux, & malgré leurs loix.

Mais supposons qu'il y ait des Mecontens sous le Gouvernement d'un aussi digne Maistre, & aussi cher à ses Peuples, que l'est nôtre Philippe. Qu'est-ce que cela conclut contre son droit, contre sa possession, & contre nos loix. Un Gouvernement cesse-t-il d'être sage dés qu'il se trouve des Particuliers qui ne l'approuvent pas? Moyse ne gouvernoit-il pas avec sagesse; & Dieu n'approuvoit-il pas son gouvernement, n'y eut-il pas cependant des Sujets rebelles à ses loix? Et celles de Dieu même ne sont-elles pas quelquefois disputées ou contredites? La conduite de Dieu est souvent mal interpretée, celle des hommes peut-elle être à l'abri de toute censure? S'il y avoit en Espagne des gens qui ne fussent pas contens du Gouvernement present, je leur demanderois en quoy estoit meilleur celui qui l'a precedé, & en quoi le pourra rendre l'Archiduc, ou plus avantageux, ou plus favorable? Laissons les comparaisons, elles sont presque toûjours odieuses. Quel Gouvernement fut jamais plus doux, plus prevoyant, & plus suivi que celui qu'on exerce à nôtre égard? Quelles charges nouvelles a-t-on imposées aux Peuples? Lorsque l'Empereur en accable les siens & étend ses impositions onereuses jusques sur ceux qui ne dépendent pas de lui, & qu'il a contraint tous ceux qui lui obeïssent à porter à sa Monoye la moitié de toute leur Vaissellе d'argent? S'est-il jamais vû de Roy aussi jeune que le nôtre, qui se soit appliqué avec plus de soin aux devoirs & aux interests de sa Couronne, qui ait plus estimé le merite, & qui ait esté plus attentif à le recompenser, distribuant avec justice & proportion les graces & les emplois, & faisant moins de dépenses inutiles? Quel Roy a exposé avec plus d'empressement & de constance sa Per-

sonne Royale à plus de travaux & de dangers pour le bien de sa Monarchie ; & qui l'ait plus édifiée par sa vertu, & mieux soutenuë par sa valeur & par ses exemples ? Si dans la situation des affaires on a esté obligé à repandre de grandes sommes, tout le monde ne sçait-il pas qu'elles ont esté employées à garnir nos Costes & nos Places, à faire de nouvelles Fortifications, à reparer les anciennes, à trouver des armes, à lever des Troupes, & à faire subsister tant d'Espagnols militaires, pour le bien, pour le credit, pour l'éclat, & pour la tranquilité de la Monarchie ? Si on n'avoit pris des precautions aussi justes, & aussi necessaires, telle chose auroit pû arriver, que la negligence nous en auroit couté mille fois plus cher.

Quand, par hazard, il se seroit glissé quelque abus dans toutes ces dispositions, seroit-il bien aisé à S. M. d'y remedier en aussi peu de temps, & dans une étenduë de tant d'Etats differens voisins & éloignez, qu'il a trouvez tous de la maniere que nous ne sçavons que trop ? Qu'on me dise s'il pouvoit plûtôt y remedier par lui-même, & s'il n'a pas esté dans la necessité d'employer des personnes qui ne s'en seront peut-être pas acquitées selon ses intentions, par incapacité, par negligence, ou par malice ? Et qu'on me dise si l'Archiduc auroit mieux fait, & si son Gouvernement trouveroit toutes les difficultez applanies, & tous les obstacles levez ? Si on n'en peut ny presumer, ny attendre aucun avantage plus grand, de quelle felicité nous flateront ses promesses, & ses manifestes.

Ce bonheur pour nous dépendra-t-il d'une nouvelle guerre avec la France, qui toûjours puissante & victorieuse a dans ses mains les clefs de nos Frontieres, & qui

nous tient par ses Troupes nombreuses comme assiegez de toutes parts ? Nôtre repos consistera-t-il dans nôtre liaison avec les Allemans, les Anglois, & les Hollandois, dont le secours seroit toûjours trop éloigné ? Si nous avions encore des guerres contre les François ou contre les Mores, à qui demanderions-nous appui & protection? A ceux qui ne pourroient pas nous en donner, ou à ceux qui nous les donneroient trop tard par un trop grand éloignement ? Aurions-nous oublié ce qui s'est passé dans nos dernieres guerres contre la France pour suivre le parti d'Allemagne, dont les Ligues nous ont toûjours esté nuisibles & pernicieuses ? Nos malheurs passez nous disent bien clairement que rien ne peut jamais être plus avantageux à l'Espagne, & à la Religion Catholique, que l'union dont nous joüissons. C'est contre ce bonheur que se déchaînent l'envie & les fureurs de l'Enfer.

Seroit-il plus convenable à l'Espagne d'être gouvernée par un Prince accoûtumé à traiter avec des Heretiques, & à voir que son Pere est toûjours attentif à les favoriser, à les recompenser, ou à relever leur Etat. On voit qu'il a fait Electeur de l'Empire le Duc d'Hannover, & Roy de Prusse le Marquis de Brandebourg.

Un Prince qui voit dépendre sa fortune & peut-estre sa vie des Heretiques, & qui met toute sa confiance en eux, se réduit à la necessité de les avoir toûjours à ses côtez, de les approcher de bien prés de sa Personne, de les élever aux plus grands Emplois & de les preferer, par reconnoissance, ou par contrainte. Ce sont autant de circonstances qui, selon moy, devroient suffire pour donner à tout vray Espagnol, une horreur veritable du nom de

l'Archiduc, & pour faire prendre un parti contraire à tous ceux qui auroient esté capables de s'oublier au point d'avoir eu autrefois quelque envie de prendre le sien. Je dis autrefois; car pour le present je ne sçaurois en soupçonner aucun de ceux qui vivent dans nôtre Espagne. Quelqu'un doit-il nous estre jamais plus odieux que celui-cy, qui sous le pretexte de venir nous gouverner, nous laisse voir du premier pas qu'il fait vers nous, qu'il vient ruïner nos fortunes, nos corps & nos ames? Qu'elle certitude avons-nous que le Zele des Heretiques à répandre par tout leurs Sectes, n'ait pas déja seduit le cœur de l'Archiduc, & qu'il ne soit pas déja avec eux dans quelque engagement de les favoriser dans ce dessein? Et qui nous répondra que sur l'exemple de l'Empereur, son Pere, qui en a déja usé ainsi, ce Prince, sans menager la Religion, ne leur ait déja cedé quelque portion de cette Monarchie? Ce soupçon n'est pas sans fondement, les Traitez de leur Ligue qu'on a répandus par tout, le persuadent assez; & nous n'en sçaurions plus douter aprés ce qu'on nous a écrit de la Haye du 28. d'Octobre, en ces termes. L'Archiduc pour faire quelque Acte public de Souverain, a permis le libre exercice de la Religion Protestante dans le Duché de Limbourg, & pour donner encore aux Protestans des preuves plus certaines du cas qu'il fait d'eux, il en a nommé deux de leur Secte pour Gentilshommes de sa Chambre. *De pareils commencemens feroient bien craindre d'autres suites, & l'Archiduc ne nous laisse pas douter que s'il étoit nôtre Maistre, les Protestans n'obstinssent de luy nos plus grands Emplois. Ce soupçon paroistra encore mieux fondé à ceux qui liront ce qui a paru au jour*

cette année sur ces matieres. Quelqu'un s'avisera-t-il aprés cela, de dire que l'arrivée de l'Archiduc en Espagne, peut estre un avantage pour nous?

Venons à la conclusion, & disons que bien loin que le dessein de l'Archiduc soit un plus grand bien pour cette Monarchie, que ce n'est qu'un prétexte à la perdre & à la detruire; que sa pretention est mal fondée, chimerique, capritieuse, & préjudiciable à nos Etats, & que personne ne peut y contribuer de quelque maniere que ce soit, sans pecher mortellement.

A l'égard de l'autre partie de cette consultation qui regarde la conduite que doit tenir un Confesseur avec des Penitens qui s'accuseroient d'un aussi grand peché. *Je m'en remets à la sagesse & à la capacité d'un Directeur zelé pour sa Religion & pour sa Patrie. L'avis que je puis donner icy, c'est qu'il se souvienne que sur cette matiere rien n'est leger, tout y est de consequence & d'un danger extrême, & quelque mediocres que luy pussent paroître l'intention & la faute de celui qui s'en accuseroit, que le Confesseur y demêle toûjours une source pernitieuse des plus grands maux qui se puissent faire. Qu'il ne s'en tienne pas aux apparences; qu'il sçache que de pareils dangers ne paroissent pas aux dehors de la consequence dont ils sont au dedans; qu'il traite ce mal comme une maladie contagieuse dont la guerison ne merite pas autant d'attention pour le Malade même, que pour ceux qui pourroient en estre infectez, & dont il faut éviter le progrez, par préference; qu'il montre au Malade toute l'étenduë & toutes les circonstances de son mal. Qu'il l'oblige à déclarer où il l'a pris, & qu'il le contraigne a porter & à communiquer*

tous les remedes qu'on luy donne à tous ceux qu'il connoiſt & qu'il voit atteints du même mal : ſi tous ces remedes n'y ſuffiſent pas, qu'il y employe les plus violens que luy fourniſſent la ſageſſe, le zele de la Religion, & l'amour de la Patrie.

Voila mon ſentiment, que je n'étens pas d'avantage, & que je ſoûmets à qui l'entend mieux que moy. Quoique dans le ſoûtient d'une pareille cauſe, & dans la certitude d'une telle Doctrine, il doit m'être permis de dire dans le ſens de l'Apôtre, que ſi quelqu'un diſoit le contraire, quand on le prendroit pour un Ange, il n'en devroit pas eſtre crû. *Et j'ajoûte qu'il faudroit le prendre pour un Demon. C'eſt ainſi que le doivent penſer tous les Eſpagnols qui aiment le bien public, qui ſont dévoüez à leur Patrie, & qui ſouhaitent la conſervation de la veritable Religion. A Salamanque, en Novembre* 1703.

FIN.



A PARIS,
De l'Imprimerie de D. JOLLET, au Pont S. Michel, devant le Quay des Auguſtins, au Livre Royal.

